ARMINIUS,

OU

LES CHÉRUSQUES,

TRAGÉDIE,

TIRÉE DU THÉATRE ALLEMAND,

Par M. BAUVIN, *de la Société Littéraire d'Arras.*



A PARIS;

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au dessous de la Fontaine St. Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXII.

ACTEURS.

SÉGISMAR, *Prince Chérusque.*

ARMINIUS, } *fils de Ségismar.*
FLAVIUS, }

ADELINDE, *Princesse Chérusque.*

THUSNELDE, fille } *d'Adelinde.*
SIGISMOND, fils }

GISELE, *Compagne de Thusnelde.*

VARUS, *Général d'Auguste.*

MARCUS, *Officier de Varus.*

UN OFFICIER *Chérusque.*

CATES, }
CHAUQUES, } *Alliés des Chérusques.*
BRUCTERES, }

TROUPE DE CHÉRUSQUES.

TROUPE DE ROMAINS.

La Scene est dans un Bois sacré des Chérusques.



ARMINIUS,

TRAGÉDIE.



ACTE PREMIER.

On voit sur un des côtés du Théatre, qui représente une Forêt, deux grandes Statues d'un goût barbare, & autour de ces Statues, des Armures antiques attachées à des troncs d'arbres; dans l'enfoncement, à travers les feuillages, on entrevoit quelques cabanes.

SCENE PREMIERE.

MARCUS, FLAVIUS.

FLAVIUS *en considérant Marcus, qui se trouve sur la Scene quand on leve la toile.*

OUI, c'est lui, c'est Marcus, dont l'amitié fidele
A fait pour moi dans Rome éclater tant de zele.
Son aspect qui suspend mes ennuis, mes soupirs,
Réveile dans mon cœur le plus doux souvenir.

(*Il s'approche de Marcus.*)

O généreux Romain!

MARCUS.

Ah! Prince.

FLAVIUS.

C'est moi-même.

MARCUS.

Quelle heureuſe rencontre !

FLAVIUS.

Ah ! ma joie eſt extrême.
Je ne m'attendais pas à te voir dans ces lieux,
Dont l'aſpect affligeant doit rebuter tes yeux.
Eh quoi ! de nos forêts Marcus vient fouler l'herbe !
Comment a-t-il quitté cette Ville ſuperbe,
La demeure du goût, l'aſyle des beaux Arts,
Qui du reſte du monde attire les regards ?
Dans ce climat ſauvage, & toujours plein d'alarmes ;
D'un ſéjour policé je regrette les charmes.
Parmi nous, tu le vois, tout eſt barbare, affreux.
Tu cherches vainement dans ce bois ténébreux,
Quelque image de Rome ; ah ! rien ne la retrace.
Sans le ſecours de l'art, la nature eſt ſans grace.

MARCUS.

Ces lieux ſont aſſez beaux, ſi j'y trouve un ami.

FLAVIUS.

Peut-être en ce moment ſuis-je ton ennemi.

MARCUS.

Ennemi ! que dis-tu ?

FLAVIUS.

Tu ſçais ſi je dois l'être ;
Si je dois oublier les bienfaits de ton Maître,
Qu'il n'a verſés, dit-on, ſur mon frere & ſur moi,
Que pour mieux nous ſéduire & tenter notre foi.
Je ne balance point entre eux & ma patrie ;
J'aime ſa liberté, malgré ſa barbarie.
J'ai cru dans les Romains, que l'on nomme ſi grands,
Voir ſes Légiſlateurs & non pas ſes tyrans.
Et Rome cependant veut, dit-on, rendre eſclave
Le Chéruſque, il eſt vrai, groſſier, mais libre & brave.

MARCUS.

Non, Rome le connoît, l'eſtime & va l'aimer.

FLAVIUS.

Mais mon pere hait Rome, & ne peut l'eſtimer.

MARCUS.

Eh ! pourquoi ? depuis quand ?

FLAVIUS.

Depuis qu'elle eſt injuſte,
Et que reconnoiſſant un maître dans Auguſte,
Rome, pour effacer la honte de ſes fers,
Veut ſous le même joug enchaîner l'Univers.
Cette eſclave oſe ici parler en ſouveraine.

De mon pere, voilà ce qui cause la haine.
Il craint tout de Varus.

MARCUS.

De Varus, dont les soins
Du Peuple chaque jour préviennent les besoins;
Et qui, pour épuiser dans ces tristes contrées,
La source des malheurs où tu les vois livrées,
De nos arts, de nos loix, apporte les secours!
Que veut donc Ségismar? se plaindra-t'il toujours?

FLAVIUS.

Ces arts, ces loix, dit-il, menent à l'esclavage.
Il veut que ce climat reste libre & sauvage.

MARCUS.

Il veut! ignore-t-il que d'autres Citoyens,
Touchés du vrai bonheur qu'assurent ces liens,
Veulent fixer chez eux de si grands avantages,
Et sont prêts d'abjurer leurs barbares usages?

FLAVIUS.

Je les abjurerois peut-être le premier,
Sans l'aspect d'un Préteur qui devient trop altier.
Tandis que son orgueil insultant ces Provinces,
Cite à son Tribunal les Peuples & les Princes,
Me siérait-il, Marcus, d'adopter aujourd'hui
Ces loix qu'on doit aimer pour elles, non pour lui?
Au mépris du traité que nous avons pour gage,
Que fait-il dans ce camp qui cause tant d'ombrage;
Qu'il jura de quitter, quand de vos Alliés
Les troubles avec nous seraient pacifiés?
De nos divisions les fureurs sont passées,
Il a vu dans nos champs nos troupes dispersées;
Tous nos Chefs avec joie ont rempli leurs sermens:
Et Varus infidele à ses engagemens,
Campe dans nos marais, & pour comble d'outrages,
Il ose dans son camp retenir nos ôtages.

MARCUS.

Apprends qu'il les renvoie, & qu'ils sont satisfaits.
D'Auguste Sigismond accepte les bienfaits;
Et Thusnelde sa sœur....

FLAVIUS.

Thusnelde! revient-elle?

MARCUS.

Dans tes regards troublés quelle flamme étincelle?
Tes yeux sont pleins du feu que respire un amant.
Tu l'aimes.

FLAVIUS.

Dans mes yeux, quoi, tu lis mon tourment?

Ah! puifqu'ils ont trahi le fecret de mon ame;
Ma bouche vainement démentirait ma flamme.
Oui, j'aime; je nourris un amour malheureux,
Qui trompe l'amitié d'un frere généreux.
Cette même Thufnelde, à mon frere promife,
Eft l'objet de ce feu qu'il faut que je déguife.
Quel douloureux moment! Ah! Marcus, dans ces lieux,
Avec l'aveu d'un pere, en préfence des Dieux,
Tous doux fe font jurés d'éternelles tendreffes.
Les cruels m'ont rendu témoin de leurs promeffes!
Ils laiffent éclater leur joie & leur amour;
Et mes fombres chagrins n'ofent paroître au jour!
Je chéris les Romains que mon pere détefte;
Et mon frere dans moi trouve un rival funefte.
Thufnelde, Arminius, vos jours trop fortunés,
A troubler tous les miens, feraient-ils deftinés?
Que dirait Ségifmar, fi fon cœur magnanime,
Dans le cœur de fon fils, voyait ce nouveau crime?
S'il pouvoit foupçonner que ce fils enflammé....

MARCUS.

Il te condamnera, s'il n'a jamais aimé;
Mais peut-il de l'amour ignorer la puiffance?

FLAVIUS.

A Rome, cher Marcus, je fçais comme l'on penfe.
Cet amour eft pour vous un maître tout puiffant;
Pour nous c'eft un efclave aveugle, obéiffant.
Il commande à vos Dieux, barbares que nous fommes,
On ne veut pas ici qu'il commande à des hommes.
Et le cœur des Germains à la haine lié,
A la vengeance ouvert, fe ferme à l'amitié.
Varus, dont la priere aujourd'hui les raffemble,
Croit les gagner fans peine; il fe trompe. Qu'il tremble.
Sa main prépare un joug qu'ils jurent de brifer;
C'eft l'unique intérêt qui les peut maîtrifer.
Et moi, je refte faible, en vain je les contemple;
J'admire & je ne peux imiter leur exemple;
J'éprouve tous les maux que l'amour fait fouffrir;
Je le crains, je l'abhorre, & me laiffe attendrir!

MARCUS.

Ecoute, Flavius, & que ton trouble ceffe.
Mes foins pourront te faire obtenir la Princeffe.

FLAVIUS.

Quoi! tout dans mon amour confpire à m'égarer!

MARCUS.

Sans crime maintenant tu le peux déclarer.
Au rang de tes rivaux ne compte plus ton frere;

Il aspire à la fille en méprisant la mere.
Et la mere indignée a rompu cet hymen,
Qu'elle avoit résolu sans un mûr examen.
Ce fut pour éluder l'effet de sa promesse,
Qu'Adelinde en ôtage envoya la Princesse.
Thusnelde, Arminius ont perdu tout espoir.
Ta passion n'est plus contraire à ton devoir;
Et tu peux t'y livrer.

FLAVIUS.

Moi! sur quelle assurance...

MARCUS.

Je ne t'éblouis pas d'une vaine espérance.
Je connois Adelinde, & c'est trop te céler
Que je l'attends ici, que je vais lui parler.
Je crois avoir assez d'empire sur son ame,
Pour la déterminer en faveur de ta flamme.
Va, laisse à l'amitié le soin de ton amour.
Je t'instruirai de tout avant la fin du jour.

SCENE II.

MARCUS *seul.*

DEs projets que Varus depuis long-temps médite,
Tout m'annonce aujourd'hui l'heureuse réussite.
Vainement Ségismar, qui les a pressentis,
Croit par Arminius les voir anéantis;
Le zele d'un vieillard, l'audace d'un jeune homme,
Loin de suspendre ici le triomphe de Rome,
Vont le hâter sans doute; & mes discours, mes soins,
Les forces d'un Préteur, la serviront bien moins
Que les rivalités, les amours & les haines,
Qui signalent par-tout les faiblesses humaines.
Mais Adelinde vient; allons la prévenir
Que le Préteur ici ne peut l'entretenir.



SCENE III.

ADELINDE, MARCUS.

MARCUS.

PRinceſſe, mon aſpect ſemble vous interdire.
Vous attendiez Varus; mais il craint de vous nuire.
Votre ſeul intérêt l'écarte de ces lieux.
Souffrez que par ma bouche il s'explique à vos yeux.
Varus ſur vos avis conçoit les avantages
Qui doivent réſulter du renvoi des ôtages.
Mais vous l'aviez flatté que de vos Chefs aigris,
Sa douceur aiſément appaiſerait les cris.
Toutefois vous voyez l'effet de ſa priere.

ADELINDE.

Je ne m'attendais pas à leur réponſe altiere,
Qui rejette vos loix pour conſerver leurs mœurs.
Rien ne peut adoucir leurs farouches humeurs.
Du fier Arminius le pere eſt inflexible;
Sa haine corrompt tout, & reſte incorruptible.
Elle veille ſans ceſſe, & dans tous les eſprits
Croit porter ſes ſoupçons, ſes fureurs, ſes mépris.
Que le Préteur redoute un cœur qui le déteſte;
Qui voudroit allumer une guerre funeſte.
Avec Varus, dit-il, il faut rompre aujourd'hui.
La guerre n'aurait pas tant de charmes pour lui,
S'il ne ſe flattait point d'en voir jaillir la gloire.
Sur un fils plein d'audace & né pour la victoire;
Enfin d'un Général, ſi l'on faiſait le choix,
Il ſent qu'Arminius auroit toutes les voix.

MARCUS.

Arminius! Eh bien, qu'importe qu'on le nomme;
Oublirait-il le nom de Citoyen de Rome?
Je l'en ai vu jaloux.

ADELINDE.

Il ſeroit bien plus vain
De s'entendre nommer Chef du parti Germain.

MARCUS.

Quand Rome offre la paix dans ce coin de la terre;
Vos Chefs oſeraient-ils lui préſenter la guerre?
Voudront-ils ſe plonger en des malheurs certains?

ADELINDE.

ADELINDE.

Vous ne connaissez pas ces cœurs durs & hautains ;
Vous êtes dans un camp que leur orgueil outrage ;
Ils méprisent Varus, doutent de son courage.
Quel emploi, disent-ils, *pour ce grand Général !*
Il érige sa tente en un vil Tribunal ;
Sous le joug de ses loix, il pense nous abattre ;
Il ose nous juger, & craint de nous combattre.

MARCUS.

Tandis que son grand cœur s'occupe à les polir,
Leurs barbares mépris peuvent-ils l'avilir ?
Sa bonté jusqu'ici pour les Germains active,
A contraint sa bravoure à demeurer oisive.
Mais si c'est un malheur de les civiliser,
Si ce sont des bienfaits qui le font mépriser,
Par d'autres actions il se fera connaître ;
Eux-mêmes forceront son courage à paraître.

ADELINDE.

Non, non, il ne faut pas qu'aigri par leurs discours,
Varus de ses bienfaits interrompe le cours.
De vos arts précieux qu'il présente les charmes ;
Ils feront plus puissans que la force des armes.
Vos bienfaisantes loix plus que vos légions,
Sont faites pour dompter nos fieres Nations,
Qui toujours en danger, sont trop accoutumées
Aux menaces des camps, pour en être alarmées.
Que Varus avec art sappe leur liberté ;
Que son cœur, s'il est fier, sçache que la fierté,
Commune parmi nous, n'a rien qui nous impose.
La douceur est plus rare, & pourra quelque chose.
Qu'il en donne l'exemple, & que l'urbanité
Triomphe par ses soins de la rusticité.
Oui, Varus en suivant toujours la même trace,
Bientôt maître en ces lieux, en changera la face.
Dites-lui que j'ai sçu déjà persuader
A des Germains puissans, jaloux de commander,
Et dont le zele feint plaît à la multitude,
Que s'ils sont menacés de quelque servitude,
Ce ne sont pas les soins d'un Préteur généreux,
Mais l'orgueil de leurs Chefs qui devient dangereux.
Tout paraît convaincu que ces Chefs sont à craindre ;
La multitude émue enfin va les contraindre
A paraître aujourd'hui dans le camp du Préteur.
Leur dépit parlera sans doute avec hauteur.
Que Varus les arrête ; il est temps qu'il enchaîne
Ces mortels ennemis de la grandeur Romaine.

Qu'ils disparaissent tous, & bientôt dans nos bois,
Fleuriront sous mon fils & vos arts & vos loix.

MARCUS.

Rome adopte ce fils, qu'un peu trop tard peut-être
Auguste a décoré du nom de son grand Prêtre;
Mais Sigismond promet, qu'au rang des immortels,
Auguste paraîtra bientôt sur vos Autels.

ADELINDE.

Il promet! que je crains, hélas! que sa faiblesse
Ne lui fasse bientôt rétracter sa promesse!
Contre la dignité dont il est revêtu,
Vous ignorez combien mon fils a combattu.
Ce qu'il a commencé, je doute qu'il l'acheve.
Il est humilié de l'emploi qui l'éleve.
Que je suis malheureuse! & ma fille & mon fils,
Tous deux semblent s'entendre avec mes ennemis.
Je ne veux que leur gloire, & leurs dédains éclatent
Pour toutes les grandeurs dont mes amis les flattent.

MARCUS.

Leur tendresse pour vous, vous répond de leur foi.

ADELINDE.

Ils ont des préjugés qui causent mon effroi.

MARCUS.

Vous avez un pouvoir qu'ils respectent, qu'ils craignent.
Il faut bien sous vos loix que leurs cœurs se contraignent.
Mais si contre un projet dont vous êtes l'appui,
Vos enfans révoltés s'élevaient aujourd'hui,
J'ose vous annoncer, vous proposer un gendre,
Pour seconder vos vœux, prêt à tout entreprendre.

ADELINDE.

Quel est-il?

MARCUS.

A son nom, je vais sans doute en vous,
Malgré moi, réveiller un trop juste courroux.
Mais d'un frere il n'a point la rudesse inflexible.
Flavius...

ADELINDE.

Flavius! Ah! feroit-il possible?
Il aimeroit Thusnelde!

MARCUS.

Il l'adore.

ADELINDE.

Eh! pourquoi
Tremble-t-il de paraître aujourd'hui devant moi?

MARCUS.

Plein d'une passion qu'il condamne & qu'il aime,

Il voudrait à ses yeux se dérober lui-même.
ADELINDE.
Ma fille verra donc enchaînés à son char,
Ce deux fils si puissans, l'espoir de Ségismar !
Et l'amour des enfans, qui flatte ma colere,
Va me venger enfin de la haine du pere !
Mais que fais-je ? je laisse éclater sur mon front
Un sentiment peut-être & trop vif & trop prompt.
Peut-être quand j'espere assurer ma vengeance,
Ma fille dans son cœur détruit mon espérance.
MARCUS.
D'un cœur tel que le sien c'est trop vous alarmer.
Je ne vois que vos Chefs à craindre, à réprimer.
Dans le camp de Varus, où j'irai les attendre,
Pouvez-vous aujourd'hui les contraindre à se rendre ?
ADELINDE.
Tout, vous dis-je, contre eux, commence à murmurer.
Il s'éleve un parti dont j'ai sçu m'assurer :
Ils iront chez Varus ; du Peuple qui balance,
Il nous faut enchaîner aujourd'hui l'inconstance.
Nous ferons en état, s'il venait à changer,
De voir son repentir sans le moindre danger.
MARCUS.
Eh bien, c'en est assez. Rome & vous outragées,
De vos fiers ennemis serez bientôt vengées.
Qu'ils viennent ; hâtez-les. Je vais tout apprêter,
Non pour les recevoir, mais pour les arrêter. —
Le Préteur cependant ne paraît pas tranquille,
Mélo vient de sortir, dit-on, de son asyle,
Et ce bruit répandu semble trop confirmé.
ADELINDE.
Oui, ce Sicambre altier tant de fois désarmé,
Contre toute espérance, a retrouvé des armes,
Et songe à vous donner de nouvelles alarmes.
Mélo dans ces cantons a des Agens secrets ;
A s'unir avec lui plusieurs Chefs semblent prêts.
C'est à vous d'empêcher cette union fatale,
Et de faire trembler toute cette cabale,
Qui des bienfaits de Rome intercepte le fruit,
Et qui peut... Mais qu'entends-je ? & qu'annonce ce bruit ?
MARCUS.
Vos Otages, qu'enfin une Escorte Romaine,
Par ordre de Varus, dans leurs foyers ramene ;
Je dois ici les joindre.
ADELINDE.
Il faut nous séparer ;

Sous ce feuillage épais je vais me retirer ;
J'obſerverai mon fils, dont la reconnaiſſance
A juſques aujourd'hui fléchi ſous ma puiſſance.
Je doute de ſon cœur ; ſon abord en ces lieux
M'inſtruira de quel œil il regarde ſes Dieux.
Je verrai s'il redoute ou brave leur colere,
Et ſi ſon front rougit d'une Mitre étrangere.

SCENE IV.

THUSNELDE, GISELLE, SIGISMOND *en Pontife Romain*, & *les autres Otages eſcortés par une Troupe de Romains*. MARCUS, ADELINDE *qui ſe tient écartée*.

THUSNELDE *à l'Eſcorte*.

N'Allez pas plus avant ; je rends grace à vos ſoins,
Laiſſez-nous maintenant reſpirer ſans témoins.
De nos Divinités reſpectez la préſence.
(*Marcus fait ſigne à l'Eſcorte de ſe retirer.*)
(*aux Otages.*)
Et vous qui gémiſſez d'une ſi longue abſence,
Malheureux compagnons de ma captivité,
Vous brûlez de jouir de votre liberté :
Allez, & que nos Dieux enfin plus favorables,
Détournent loin de vous des maux ſi déplorables.
(*à Giſelle.*)
O ma chere compagne ! ô vous qui partagiez
Nos ſecrettes douleurs, & qui les conſoliez,
Vous avez un époux, des fils dont la tendreſſe
Va faire à vos ennuis ſuccéder l'allégreſſe ;
Il eſt temps de vous rendre à leurs empreſſemens,
Allez tout oublier dans leurs embraſſemens.
Laiſſez-moi, permettez que j'entretienne un frere.

(*Marcus ſort avec les Otages.*)



S C E N E V.

THUSNELDE, SIGISMOND, ADELINDE *qui s'avance vers ses enfans sans en être apperçue.*

SIGISMOND.

Veux-tu renouveller ma douleur trop amere ?

THUSNELDE.

Rentre dans ton devoir ; ose implorer nos Dieux.

SIGISMOND.

Ah ! ma sœur, est-ce à moi de m'offrir à leurs yeux ?
Ils écoutent les vœux d'une ame libre & brave ;
Et ton frere n'est plus qu'un lâche, qu'un esclave.

THUSNELDE.

Des plus nobles vertus ton cœur s'est dépouillé,
Et d'un vil ornement ton front reste souillé.

SIGISMOND.

Ne crois pas que mon cœur adore la puissance
Du tyran que l'on veut qu'ici ma main encense.
Le pouvoir d'une mere est plus sacré pour moi ;
C'est elle que je crains... Ah ! grands Dieux, je la voi.

ADELINDE.

Ainsi dans mes enfans la tendresse est éteinte ;
Et mes soins, mes bontés, n'inspirent que la crainte ?

SIGISMOND.

Ah ! ne le croyez pas.

THUSNELDE.

Lisez mieux dans nos cœurs:
Votre aspect nous ravit, & séche enfin nos pleurs.
Mais le Ciel aujourd'hui pour nous si favorable,
Aux cris des Citoyens semble être inexorable :
Ah ! pourquoi, quand il daigne exaucer nos desirs,
D'un Peuple tout entier rejetter les soupirs ?

ADELINDE.

Que ton ressentiment cesse enfin de les plaindre.
S'ils veulent être heureux, ils n'ont plus rien à craindre.

THUSNELDE.

Non, non, tous leurs dangers ne sont pas disparus,
Puisque ma délivrance est un don de Varus.
C'est son mépris pour nous qui rompt nos tristes chaînes.
Il pense qu'il n'est plus d'ames vraiment Germaines.
S'il soupçonnait nos cœurs d'être encor citoyens,
Varus eût resserré, non brisé nos liens.

Des Princes corrompus les viles déférences,
De leur ambition les lâches espérances,
Les grands noms confondus avec les plus obscurs,
Sont pour Rome aujourd'hui des Otages plus sûrs.
Mais j'attends que son joug, que son orgueil impie,
Réveillent dans les cœurs la vengeance assoupie;
J'attends qu'Arminius...

ADELINDE,

O nom trop odieux!

THUSNELDE.

Eh quoi! ce nom si grand & si saint à mes yeux...

ADELINDE.

Nous n'avons plus besoin du féroce courage
D'un héros orgueilleux qui t'adore & m'outrage.
Il est des Citoyens plus doux, plus valeureux,
Qui veillent sur ce Peuple, & vont le rendre heureux;
Et son intérêt veut qu'aujourd'hui ta grande ame,
Maîtresse d'elle-même, écoute une autre flamme.

(*à Sigismond.*)

Et toi, tu sçais mes vœux, tu connais ton devoir;
Songe à ton ministere, & remplis mon espoir.
Le Peuple prévenu dresse un Autel champêtre...

SIGISMOND.

Auguste est donc un Dieu! Sigismond est son Prêtre!
Croirai-je qu'un Romain, dont le perfide accueil
Et les proscriptions ont couronné l'orgeuil,
Et qui veut usurper le reste de la terre,
Peut envahir le Ciel & lancer le tonnerre?
Ah! ma sœur, tu frémis!

THUSNELDE.

Est-ce à toi, trop instruit,
D'annoncer aux Germains un Dieu qui les détruit,
Qui perd tout, pour jouir d'une gloire frivole?
Et pour voir insulter au pied du Capitole,
A la suite d'un char, tous nos héros traînés,
Et de la liberté les Dieux même enchaînés.
Tant de maux marquent-ils la puissance céleste?

SIGISMOND.

Non, c'est par des bienfaits qu'elle se manifeste.

ADELINDE.

Eh! quels sont les bienfaits que répand en ces lieux
La grandeur, la puissance imputée à nos Dieux?
Quel bonheur, qu'elle gloire obtiennent nos prieres,
De ces Divinités agrestes, meurtrieres,
Dont les adorateurs, d'arts & de loix privés,
Languissent dans des champs à peine cultivés?

Rome nous apprend l'art de les rendre fertiles,
D'accoutumer le Peuple à des travaux utiles,
A d'équitables loix, à des arts bienfaisans,
Dont la douce influence & les ressorts puissans,
Peuvent seuls attirer le bonheur sur nos terres,
Théatre malheureux des plus sanglantes guerres.
Sçachons les détester; d'un inflexible orgeuil
Reconnaissons, fuyons le déplorable écueil.
Ah! préférons la paix & son doux esclavage,
A cette liberté belliqueuse & sauvage,
Qui cause tant de maux & fait si peu de biens.
(*à Sigismond.*)
Suis-moi; j'ai des amis; il seront tes soutiens.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

SÉGISMAR, FLAVIUS.

FLAVIUS.
Vous ne m'écoutez point? Ah! mon pere, est-ce en vain
Que Varus vous attend?

SÉGISMAR.
Mon fils, es-tu Germain?

FLAVIUS.
Voulez-vous par ce doute accroître ici mes peines?
N'est-ce pas votre sang qui coule dans mes vaines?

SÉGISMAR.
Réponds; que dit ton cœur?

FLAVIUS.
Que j'aime mon pays,
Sans cesser d'aimer Rome.

SÉGISMAR.
Eh bien, tu le trahis.

FLAVIUS.
Moi! trahir ma Patrie! ah! connaissez mon zele.

SÉGISMAR.
Qui partage son cœur est bientôt infidele.

De ton Peuple ou de Rome il faut être ennemi.
Choisis ; ne sois pour l'un ni pour l'autre à demi.
De la guerre aujourd'hui l'étendart se déploie.
FLAVIUS.
A la paix cependant il nous reste une voie.
Voyez Varus.
SÉGISMAR.
J'ai vu la gloire de César,
Ce Romain qui traîna tant de Rois à son char,
Qui vit trembler sous lui la terre & Rome même,
Dont le front méritait peut-être un diadême.
Ah ! c'étoit un héros qui confond tous les tiens ;
Il ne sont animés que par la soif des biens :
Mais tout grand qu'il étoit, quelque terreur profonde
Que son nom répandît sur le reste du monde,
Assez fort pour nous vaincre & pour nous commander,
César l'était trop peu pour nous intimider ;
Et nous verrions Varus. — Dans un temps non moins triste,
Sçais-tu ce qu'à César fit dire Arioviste ?
J'irais trouver César, si j'en avais besoin ;
Si César veut me voir, qu'il ait le même soin.
Varus peut s'appliquer cette réponse sage.
FLAVIUS.
Quoi ! vous lui refusez un si léger hommage ?
SÉGISMAR.
Un hommage léger souvent pese à l'honneur.
FLAVIUS.
Il ne veut qu'affermir notre propre bonheur.
SÉGISMAR.
Qu'importe son dessein dans notre indépendance ?
Varus n'est rien pour nous ; qu'il garde sa prudence.
Je suis libre ; est-ce à Rome à juger de mes droits ?
FLAVIUS.
Cesserez-vous de l'être en adoptant ses loix ?
SÉGISMAR.
Ses loix à nos vertus nous rendraient infideles ;
Dans ses murs corrompus quel bien produisent-elles ?
FLAVIUS.
J'ai vu Rome, & le mal n'a pas frappé mes yeux.
SÉGISMAR.
Moi, je ne l'ai pas vue, & je la connais mieux.
Cesse de l'admirer ; les grandeurs qui lui restent
Sont autant de fléaux que les Peuples détestent.
FLAVIUS.
Vous voyez devant vous un fils qui vous chérit ;
Vous connaissez son cœur, instruisez son esprit.

Dois-je

Dois-je abhorrer les arts, quand on les calomnie?
Ils sont les alimens & les fruits du génie.
Ce qu'il fait de plus noble est-il vil à vos yeux?
Tout languit sans les arts, tout revit avec eux.
Ils portent l'abondance au sein de la disette,
Et la tranquillité dans notre ame inquiette.
Vous redoutez des arts qui, consolant nos cœurs,
Enrichiraient le Peuple, adouciraient nos mœurs.

SÉGISMAR.

Rome a chéri long-temps ces mœurs que tu condamnes;
Ses superbes Palais n'étaient que des cabanes.
Nous sommes maintenant ce qu'elle était alors;
Nous avons ses vertus, redoutons ses trésors.
Prends-y garde, en tout temps on a vu l'opulence
A sa suite traîner les arts & la licence,
Corrompre tous les cœurs au plaisir inclinés,
Les rendre injustes, vains, lâches, efféminés;
Et le Peuple opulent, tombé dans l'esclavage,
Cherche & ne peut trouver son antique courage.
Telle est Rome; en perdant ta noble pauvreté,
Comme elle tu perdrois bientôt ta liberté.

FLAVIUS.

Quoi! mon pere insensible aux faveurs les plus rares,
Veut donc que les Germains restent toujours barbares!

SÉGISMAR.

Ce nom n'est pas honteux; va, n'en sois point blessé;
Qui sçait combattre & vaincre, est assez policé.

FLAVIUS.

Rome n'est-elle pas l'école de la terre?
Qui peut mieux enseigner le grand art de la guerre?

SÉGISMAR.

Tu vantes ses leçons; mais quel en est le fruit?
Elle corrompt les cœurs que son sçavoir instruit;
Elle énerve le bras qui doit en faire usage:
Eh! que sert la science où manque le courage?

FLAVIUS.

Que nous sert le courage admiré dans nos bois,
Où toutes vos vertus, votre nom, vos exploits,
Restent ensevelis.... SÉGISMAR.
C'est assez si mon zele,
Si mon nom est connu de ce Peuple fidele.
Mon devoir & le tien, c'est d'écarter ses fers.

FLAVIUS.

Il est doux de se faire un nom dans l'univers.

SÉGISMAR.

Et s'il ne voit en toi qu'un lâche, un traître infâme?

FLAVIUS.

Ah! mon pere, appaisez ce grand cœur qui s'enflamme.
Je connois mon devoir; que ce cœur irrité
Eprouve mon courage & ma fidélité.
Ordonnez, je suis prêt.

SÉGISMAR.

Pense à quoi tu t'obliges;
Ton frere me console, & c'est toi qui m'affliges.
Si l'espoir d'un grand nom suffit pour t'échauffer,
Songe à combattre Rome, & sçache en triompher;
C'est par-là que le tien sortira des ténebres,
Et deviendra fameux entre les noms célebres;
Ta gloire s'étendra plus loin que tu ne veux,
Et sera chere encore à nos derniers neveux.
Ne crois pas que ton cœur, par une vaine étude,
Puisse unir l'héroïsme avec la servitude :
Imite la vertu de tes nobles aïeux,
Défends ta liberté, ton pays & tes Dieux.
Sur-tout ne souffre plus qu'un vil Romain t'aborde;
Rome parle de paix, & seme la discorde.
Prévenons ses desseins; armons-nous, il est temps....

SCENE II.

ARMINIUS, SÉGISMAR, FLAVIUS.

SÉGISMAR.

Approche, Arminius; viens, c'est toi que j'attends.
Ecoute; c'est ici, c'est dans la sombre enceinte
De cet antique bois, de cette forêt sainte,
Que ton pere a voulu te voir & te parler.
Voici le jour, mon fils, qu'il faut te signaler.
Si ton courage est grand, si les Dieux t'ont fait naître
Pour sauver ton pays, qui ne veut pas de maître,
Regarde ces héros; il suffit de les voir
Pour apprendre quel est aujourd'hui ton devoir;
Vois sur ces troncs sacrés ces armes suspendues;
De Thuiston, de Mannus, viens toucher les statues.

(*Ségismar s'approche des statues; Arminius le suit & les touche, ou les embrasse avec transport.*)

Tous deux nous ont transmis, avec la liberté,
L'horreur pour la mollesse & pour la fausseté.
Ce sont eux dont la force, & non pas l'industrie,

Sçut créer, soutenir, illustrer ta patrie :
Suis le chemin tracé par ces héros fameux ;
Sois libre, juste, vrai, magnanime comme eux.
Vois quel prix glorieux couronne leur audace.
Leur nom vit, & le temps a dévoré leur race.
Leur gloire, dont nos jours sont encor les témoins,
Tu ne peux l'acquérir que par les même soins.
Rome en vain par la force a voulu nous réduire,
Aujourd'hui par ses loix elle veut nous séduire ;
Mais bientôt sous leur joug nous serions abattus.
Les Romains ont des loix, n'ayons que des vertus.
Dans ce moment, mon fils, il faut que tu soutiennes
L'espoir que ton pays a fondé sur les tiennes.
En toi la Germanie a cru voir un héros.
Elle semble oublier ses plus grands Généraux ;
Et desirant un Chef pour opposer à Rome,
C'est toi qu'elle distingue, & c'est toi qu'elle nomme.
De prudence & de force il est temps de t'armer ;
Les Romains vainement ont cru nous alarmer,
La nation Chérusque est encor vertueuse.
Rome n'est plus, mon fils, qu'injuste & fastueuse ;
Elle est peu redoutable à des cœurs sans desirs,
Qui dédaignent ses biens, ses grandeurs, ses plaisirs.
Va, nous valons mieux qu'elle ; & tant qu'en ces Provinces
L'ame franche du Peuple animera les Princes,
Tant que nous aimerons notre simplicité,
Nous verrons parmi nous vivre la liberté.
Tes peres t'ont laissé ce trésor en partage,
Fais passer à tes fils ce sublime héritage.
Libres par nos aïeux, nous les bénissons tous ;
Nos fils nous maudiraient, esclaves après nous.

(*en montrant les statues.*)

Nous pouvons, mes enfans, égaler ces grands hommes ;
Ils étaient Citoyens, & comme eux nous le sommes.
On leur a fait la guerre, ils ont été vainqueurs ;
Choisissons les exploits que choisiraient leurs cœurs.

ARMINIUS.

Est-ce leur voix ici qui frappe mon oreille ?
Mon pere, c'en est fait, Arminius s'éveille.
Un nouveau jour m'éclaire, & fait évanouir
L'erreur dont ma jeunesse aimait à s'éblouir.
Si j'ai quelque courage, en moi c'était un crime
De l'armer en faveur de Rome qui m'opprime.
C'est contre elle aujourd'hui qu'il faut tourner ces mains ;
Et je vais les plonger dans le sang des Romains,
Dont l'insolent orgueil, si digne de nos haines,

Sur le monde effrayé veut étendre ses chaînes.
Brisons-les, & du monde assurons le repos.
N'est-ce pas là le choix que feraient ces héros,
S'ils respiraient encor, si dans la Germanie,
Ils voyoient triompher Rome & sa tyrannie....

SÉGISMAR.

Crois-tu que leur courage eût laissé des tyrans
Vivre au milieu de nous, juger nos différens;
Et de nos Citoyens se croyant déjà maîtres,
Perdre les vertueux, récompenser les traîtres?
Venez nous secourir, héros, éveillez-vous;
Sortez de vos tombeaux, vivez, & sauvez-nous.

ARMINIUS.

Ah! mon pere, arrêtez; laissons en paix ces mânes,
Et ne les troublons pas par nos clameurs profanes.
Nous vivons: devons-nous, pour défendre nos jours,
Dans le sein de la mort mendier des secours?
Nous vivons, il suffit.

SÉGISMAR.

Dans ce péril extrême,
Tu m'éleves, mon fils, au dessus de moi-même.
C'est en toi que j'espere; embrasse-moi, mon fils;
J'ai formé ton courage, & j'en reçois le prix.
Je disais, en voyant l'ennemi qui nous brave:
Jeune, j'ai vécu libre; & vieux, mourrai-je esclave?
Non; grace à ton grand cœur, j'attends un sort plus beau;
Ton pere descendra libre dans le tombeau.

(*en montrant Flavius.*)

Dans le camp de Varus, il veut que je me rende.

ARMINIUS.

Quoi! mon pere, iriez-vous....

SÉGISMAR.

Qui? moi! que je descende
A cette lâcheté? Pour l'orgueil d'un Préteur
Cet hommage, mon fils, deviendroit trop flatteur,
Et peut-être pour nous il ne ferait qu'un piege.
Me tiendrai-je debout, tandis que sur un siege
Il parlerait en maître, & me ferait rougir!
Je ne veux pas plier, c'est à lui de fléchir;
A lui, qui maintenant nous montre de l'audace,
Qui change tout-à-coup sa priere en menace.
Le Peuple, comme nous, sent ce nouvel affront,
Et j'ai vu le courroux écrit sur chaque front.
As-tu vu le Bructere, & le Chauque, & le Cate,
Témoins de cette injure, où tant d'orgueil éclate,
Jurer de nous défendre en ce pressant danger?

Les hommes & les Dieux sont prêts à nous venger.
Tout contre les Romains paraît d'intelligence,
Ce jour a vu l'insulte, il verra la vengeance.

ARMINIUS.

Oui, par vous aujourd'hui mon courage animé,
Veut être le vengeur de ce Peuple opprimé :
Sur mon frere & sur moi sa haine se repose ;
Qu'il compte sur la nôtre, il va voir ce qu'elle ose.
Nous remplirons vos vœux ; vous verrez vos enfans
Marcher contre Varus, revenir triomphans.
Le Ciel veut un combat sanglant, cruel, mais juste ;
Et Rome de nos coups verra pâlir Auguste.

SÉGISMAR.

Trop d'animosité peut égarer tes coups ;
Le vrai courage éteint ou guide le courroux.
Une valeur féroce à soi-même est contraire,
Souffre qu'en ce moment ma prudence t'éclaire,
Qu'elle guide ta force ; & ta force en ce jour,
Mon fils, animera ma prudence à son tour.
Cependant le temps presse ; il faut que tu médites
Sur l'ordre d'un combat dont tu connais les suites.
Moi, je vais retrouver le Peuple qui m'attend ;
Je lui découvrirai les pieges qu'on lui tend.
On veut l'intimider, on cherche à le séduire ;
Sur ses grands intérêts c'est à moi de l'instruire :
Et c'est à toi, mon fils, de veiller aujourd'hui
Sur un frere, en qui Rome ici trouve un appui.

SCENE III.

ARMINIUS, FLAVIUS.

FLAVIUS *à part.*

De honte, de douleur accablé par un pere,
Dois-je encore essuyer les reproches d'un frere !

ARMINIUS.

Je t'entends soupirer ; tu contemples les Cieux.
D'où vient que mes regards te font baisser les yeux ?
Quel ennui te dévore ? Ah ! parle, sois sincere ;
Apprends-moi tes chagrins : es-tu jaloux d'un frere ?
Le Peuple te chérit, tu commandes sous moi,
Les premiers Citoyens veulent servir sous toi ;
N'es-tu pas satisfait de cet honneur insigne ?

D'un poste plus brillant ton cœur se croit-il digne?
Si ton rang à tes yeux est trop peu distingué,
Je te cede le mien, que je n'ai pas brigué.

FLAVIUS.

Est-ce à moi d'envier la place qui t'est due?
Montre moins de grandeur à mon ame abattue.
Ce n'est pas de ton rang que mon cœur est jaloux.
Ah! d'un pere qui t'aime, & frémit de courroux
Au seul nom des beaux arts & des loix les plus sages,
Tu pourrais adoucir les préjugés sauvages.
Sans eux nous jouirions des charmes de la paix;
Les horreurs de la guerre....

ARMINIUS.

Ont pour moi plus d'attraits.
Mon pays de mon bras exige le service,
Je lui dois de mon sang le noble sacrifice.

FLAVIUS.

Tu le serviras mieux, si tu sçais dans ton rang
Lui prodiguer tes soins encor plus que ton sang.
Montre envers les Romains une ame moins aigrie;
Sçachons les imiter; aimons leur industrie.
L'éclat de leurs travaux, la splendeur de leurs arts,
La pompe de leurs jeux, enchantaient tes regards.

ARMINIUS.

Voilà donc tes desirs. Ma jeunesse trompée,
De leurs jeux, il est vrai, fut quelquefois frappée.
Quand les crins hérissés, les yeux étincelans,
Des tygres, des lions les terribles élans,
L'immobile fierté, la rage mugissante,
S'animoient au combat dans l'arene sanglante;
Quand un couple nerveux d'ardens Gladiateurs,
Déchirait par leurs coups l'ame des spectateurs;
Que sur un char léger volant dans la carriere,
La jeunesse bouillante en son ardeur premiere,
Au but victorieux guidoit de fiers coursiers;
Tout mon cœur à ces jeux, si nobles, si guerriers,
Si dignes de nos mœurs, palpitoit d'allégresse.
Ce n'est plus à des jeux que mon cœur s'intéresse.
Le Romain nous invite à voir d'autres combats;
Il vient nous menacer, & nous sommes soldats.
Eh, quoi! n'entends-tu pas la liberté qui crie:
Perdez mes ennemis, sauvez votre patrie?

FLAVIUS.

Ah! cesse, Arminius, de me faire rougir.
Quand il en sera temps, tu me verras agir.
Ne crains pas que jamais mon courage s'égare;

Mais je n'ai plus une ame insensible & barbare.
Ah ! souviens-toi que Rome en moi voit un Germain
Qu'elle a rendu plus grand, plus juste, plus humain.
Après tant de bienfaits, je n'ai pas la puissance
De vouloir lui ravir toute reconnaissance.
J'aime encor les Romains, & tu dois les aimer ;
Ils t'ont comblé d'honneurs, pour te mieux animer
A toutes les vertus qui forment le grand homme ;
Tes titres, ton nom même est un bienfait de Rome.
Va, tant que cet anneau décorera ta main,
Comme moi tu dois être & Chérusque & Romain.

ARMINIUS.

Moi Romain ! trop long-temps j'eus la honte de l'être.
Abjure, ainsi que moi, ce nom digne d'un traître ;
Je veux rompre à tes yeux mes vains engagemens.
O Dieux, qui m'écoutez, recevez mes sermens !
Embrasez cette main, si je la pare encore
D'un don qui m'avilit, & qui te déshonore.

FLAVIUS.

Rome de ses faveurs n'attendait pas ce prix ;
Mais toutes, les crois-tu dignes de ton mépris ?
Quand elle te renvoie une amante, une épouse,
Dont j'ai cru jusqu'ici ton ame si jalouse,
Ce don t'avilit-il, & le dédaignes-tu ?

ARMINIUS.

Je ne puis de Thusnelde oublier la vertu.
Je l'aime ; ce n'est pas sa beauté, sa jeunesse,
Qui seules ont surpris & fixé ma tendresse ;
Des charmes plus puissans ont troublé mon repos :
La fille d'Adelinde a l'ame d'un héros.
Cette ame que j'adore, — & que tu dois connaître,
Dans quel perfide sein, Dieux ! l'avez-vous fait naître ?
Son pere qui m'aimait, paraissait empressé
D'achever notre hymen qu'il avait commencé.
Il mourut. A ses vœux son épouse fidelle,
Pour la même union montrant le même zele,
Voulait hâter l'instant qui flattait mon ardeur ;
Mais, ô Ciel, à quel prix ! il va te faire horreur.
Il fallait, imitant toutes ses perfidies,
Me rendre l'artisan de ses trames hardies,
Faire fleurir ici les vices des Romains,
Lui jurer d'abolir les vertus des Germains ;
Et docile aux conseils que lui dicte sa rage,
A son lâche dessein consacrer mon courage.
Mere impie, à tes vœux si je m'étais rendu,
J'ai le cœur de ta fille, & je l'aurais perdu.

C'eſt elle qui m'éleve, & me rend magnanime;
S'il faut perdre ſa main, conſervons ſon eſtime....
Mais notre liberté, mon frere, eſt en danger;
A tout autre intérêt gardons-nous de ſonger.
Je brûle de combattre une orgueilleuſe armée;
Si de la même ardeur ton ame eſt enflammée,
Viens, ne vois point en moi ton Chef, ton Général,
Mais un frere toujours ton ami, ton égal.
Participe aux lauriers que m'apprête la gloire,
En partageant les ſoins qu'exige la victoire.

Fin du ſecond Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ADELINDE *ſeule.*

INflexible vieillard, orgueilleux Citoyen,
Ton farouche parti l'emporte ſur le mien.
Tu parais redouter d'avilir ton courage,
D'honorer trop Varus par un premier hommage.
D'une vaine hauteur il ſçaura s'affranchir.
Moi-même devant toi je l'engage à fléchir,
A flatter cet orgueil où ton parti s'obſtine.
Mais tremble; ton triomphe avance ta ruine.

SCENE II.

MARCUS, ADELINDE.

ADELINDE.

EH bien, Varus.....

MARCUS.

Varus, ſuivant votre conſeil,

D'un hommage contraint ordonne l'appareil.
Il va se rendre ici; mais êtes-vous certaine
Qu'il ne hazarde pas une démarche vaine?

ADELINDE.

Je réponds du succès : dans toute sa splendeur,
Du pouvoir des Romains qu'il montre la grandeur.
Tout ce Peuple ébloui verra-t-il sa présence,
Sans la récompenser de quelque complaisance?
Nos Chefs même, nos Chefs étonnés & confus,
N'oseront insister sur leur premier refus;
Du moins je ne crois pas qu'ils osent se défendre
De répondre à l'honneur qu'il s'apprête à leur rendre.
Il vient dans leurs forêts, crois que ce même jour
Les verra dans son camp arriver à leur tour;
Et là, de leur destin Varus sera le maître.—
J'ai cherché Flavius, qui craignait de paraître;
Son esprit, dont le mien s'est bientôt emparé,
Contre un frere barbare enfin s'est déclaré.
Il n'est plus entraîné par l'exemple d'un pere;
Déjà ses yeux en moi pensent voir une mere.

MARCUS.

Sçait-il tous vos desseins?

ADELINDE.

Il était trop troublé,
Et mon cœur tont entier ne s'est pas dévoilé.
J'ai craint de l'alarmer; cette ame encor timide,
Avec un peu d'adresse a besoin qu'on la guide;
Mais j'en obtiendrai tout : que ne vois-je aujourd'hui
Mon fils aussi docile, aussi Romain que lui!

MARCUS.

Un fils si vertueux pour vous n'est point à craindre.

ADELINDE.

Eh! c'est de sa vertu que j'ose ici me plaindre.
De mes desseins sur lui tu sçais la profondeur.
Il n'a pas encor lu dans le fond de mon cœur;
Il faut lui découvrir mon ame toute entiere,
Et sur ses préjugés apporter la lumiere.
J'ai choisi ce moment, il viendra dans ces lieux;
Je l'attends, & je crains de rencontrer ses yeux.

MARCUS.

Vous craignez! Quand par vous sa jeunesse éclairée,
Sçaura que sa grandeur, sa gloire est préparée;
Qu'en attendant le sceptre, il porte l'encensoir;
Qu'il jouira bientôt du souverain pouvoir,
Comptez sur une aveugle & prompte obéissance.
Montrez-lui ce que c'est que la toute-puissance,

Vous verrez ſon eſprit changer d'opinion;
Et ſa vertu céder à ſon ambition.

ADELINDE.

Je ne ſçais ! mais allèz ; que ce parti farouche,
Qui veut vous avilir, ſçache par votre bouche,
Que le Préteur veut bien, oubliant tous ſes droits,
Pour nos ſeuls intérêts, deſcendre dans nos bois.

MARCUS.

J'ai vu le Général, & ſa haine troublée,
A ſoudain de vos Chefs convoqué l'aſſemblée.
J'ai promis de m'y rendre, ils me feront ſçavoir
Le lieu qu'ils ont choiſi pour nous y recevoir.

SCENE III.

SIGISMOND, ADELINDE.

ADELINDE.

Je le vois, ſur ſon front la triſteſſe eſt empreinte.
(après avoir conſidéré Sigiſmond, qui paraît embarraſſé.)
Quel ſilence, mon fils ?

SIGISMOND.

Ah ! vous voyez ma crainte.
Vous ſoupçonnez ce fils, il vous devient ſuſpect:
A-t-il manqué pour vous d'amour ou de reſpect ?

ADELINDE.

Crois-tu m'en impoſer par des diſcours frivoles,
Quand je vois tes regards démentir tes paroles ?
Tu ne peux à mes yeux dérober ta douleur.
Pour toi, ce Sacerdoce eſt-il donc un malheur ?
Je ne ſçais quelle horreur ſur ton front ſe déclare;
Rougit-il de porter cette noble thiare ?

SIGISMOND.

Elle outrage à la fois ma patrie & mes Dieux;
J'ai trahi mon devoir.

ADELINDE.

Mon fils, ouvre les yeux
Sur tes Divinités ſanguinaires, bizarres,
Et vois tous les mortels policés ou barbares,
Dans le ſein des cités, au milieu des forêts,
Du beau nom de devoir maſquer leurs intérêts.
La vertu n'eſt ſouvent qu'un funeſte avantage.

L'amour de la sagesse a perdu plus d'un sage.
Eh! pourquoi t'enflammer d'un zele généreux,
Pour des Peuples ingrats, obscurs & malheureux?
Quel éclat peut sur toi répandre ta patrie,
Sans crédit au dehors, sans art, sans industrie?
Une autre qui t'invite à passer dans son sein,
Pour illustrer ton sort, appuye un grand dessein.
Eh, quoi! si ton pays à ta grandeur s'oppose,
S'il ne fait rien pour toi, lui dois-tu quelque chose?
Qu'attends-tu de ces Dieux? s'occupent-ils de nous?
Quel bien fait leur bonté? quel mal fait leur courroux?
Rome a des Grands, mon fils, plus puissans sur la terre,
Que ces phantômes vains dont tu crains le tonnerre.
Prodigue ton encens à ceux dont le pouvoir
Peut à son gré détruire ou combler ton espoir.

SIGISMOND.

Qu'entends-je? où suis-je? quoi! c'est la voix d'une mere,
Cette voix consolante, & qui m'était si chere!
Qui m'apprit la vertu, qui fut mon seul appui!
Trompait-elle autrefois? m'instruit-elle aujourd'hui?
Ah! de l'ambition voulez-vous que l'ivresse
S'empare de mes sens, détruise la sagesse
Dont vous m'avez tracé les devoirs importans?

ADELINDE.

Ce n'est pas moi, mon fils, qui le veux, c'est le temps.
Les Germains vont changer de Dieux & de maximes;
Les vertus de nos jours seront bientôt des crimes.
J'ai fait ce que j'ai dû; tu naquis Citoyen,
Et pour te distinguer tu n'avais qu'un moyen,
Une extrême valeur jointe à l'obéissance.
A ces deux qualités j'ai formé ton enfance.
Mais tu vois les Romains...... dissipe ton effroi;
Ils ne feront la guerre ou la paix que pour toi.
Ils vont mettre en tes mains ces sauvages contrées,
Et j'en ai pour garant leurs promesses sacrées.
Tu devais obéir, il s'agit de régner;
Et c'est ce nouvel art que je veux t'enseigner.
Que les Dieux du Véser cedent aux Dieux du Tibre;
Détruis ta liberté pour devenir plus libre;
Accoutume tes yeux à de nouveaux objets;
Sers Rome, tes égaux vont être tes sujets.
La Mitre est sur ton front, j'y mettrai la Courone;
Eleve ton génie, & monte sur le trône.

SIGISMOND.

Moi, m'asseoir sur un trône où siegent les remords!
Moi, détruire en mon cœur ses plus nobles transports,

Et porter ſur mon front la double ignominie,
Et de la ſervitude, & de la tyrannie!
J'ai trop bien retenu vos ſublimes leçons;
Je connais les ſoucis, les troubles, les ſoupçons;
Qui rendent un tyran malheureux & barbare.
Ah! quel ſort à ſon fils une mere prépare!
Son grand cœur, autrefois ennemi des tyrans,
N'était pas occupé de leurs ſoins dévorans;
Elle aimait une vie innocente & tranquille;
La grandeur uſurpée à ſes yeux était vile;
Le ſimple Citoyen n'eſt-il pas plus grand?...

ADELINDE.

Non.

Tous les ſéditieux abuſent de ce nom.
Le parti le plus vil s'arroge un ſi beau titre,
Et des autres ſe croit le ſouverain arbitre.
Au milieu des débats de ces partis jaloux,
Le grand homme s'éleve, & les captive tous.

SIGISMOND.

Quoi! nommez-vous grand homme un monſtre politique,
Dont il faudrait punir la fureur deſpotique?
Ah: ma mere, en régnant ſur les triſtes Germains,
Votre fils cependant ſerviroit les Romains,
Que l'honneur, ſon devoir, ſes Dieux veulent qu'il brave.
Vous voulez faire un Roi, vous faites un eſclave.

ADELINDE.

Non, je prétends fonder un Empire aujourd'hui,
Qui fera repentir Rome de ſon appui.
Ceux qui vont t'élever ne pourront te détruire;
Ils n'auront pas long-temps le pouvoir de te nuire.

SIGISMOND.

Arrêtez. Votre fils tremblant, infortuné,
Peut renoncer au jour que vous m'avez donné;
Commandez, il eſt prêt; mais ſon cœur n'eſt plus maître
D'éteindre les vertus que vous avez fait naître.

(*Adelinde jette un regard d'indignation ſur ſon fils.*)

Vengez-vous.

ADELINDE.

Soumets-toi, tu ſçais ma volonté.
Par ces Dieux, devant qui tu laſſes ma bonté,
Jure, jure à l'inſtant d'obéir à ta mere.

SIGISMOND.

Ils ne ſont à vos yeux qu'une vaine chimere.

ADELINDE.

Tu les crois; fais ſerment de remplir mes deſſeins.

SIGISMOND.

Je ſens combattre en moi les devoirs les plus ſaints;

Il faut que je balance, & que mon cœur abjure
Les droits de la patrie ou ceux de la nature.
Je suis un sacrilege en ces lieux abhorré,
Mon sort est d'être encor traître ou dénaturé!
O patrie, est-ce toi qui seras la plus forte?
Je ne peux résister.... une mere l'emporte.
Plein d'horreur pour vos vœux, je ne peux vous haïr.
Je jure, je promets— de ne pas vous trahir.
Ah! j'apperçois Marcus, souffrez que je l'évite.

SCENE IV.

MARCUS, ADELINDE.

MARCUS.

PRinceſſe, des Germains c'est ici que l'élite
A résolu de voir & d'enteudre Varus.
J'ai vu ses partisans, & sur-tout Flavius;
Il croit que du Prêteur la démarche soudaine,
Des chefs les plus altiers peut ébranler la haine.
Mais si son éloquence est sur eux sans pouvoir,
Si tout cet appareil ne les peut émouvoir,
Ils n'échapperont pas au piege qu'il leur dresse,
Déjà pour l'admirer tout le Peuple s'empresse.
Je dois parler aux chefs que je vois arriver.

ADELINDE.

Je m'éloigne.

MARCUS.

Bientôt j'irai vous retrouver.

SCENE V.

SÉGISMAR, ARMINIUS, FLAVIUS, MARCUS, LES CHEFS DES ALLIÉS, *& leur suite. Citoyens Chérusques.*

MARCUS.

LE Préteur approche.

SÉGISMAR.

Oui; mais son orgueil se trompe,
S'il croit nous éblouir par une vaine pompe,
Qui profane nos bois, où pour seule grandeur,

Tu vois notre courage & toute sa candeur.

MARCUS.

Un aveugle courage, une candeur grossiere,
Voilà donc ce qui rend ta nation si fiere?
Il semble que ta voix se plaise à l'abrutir;
Varus veut l'éclairer.

SÉGISMAR.

Il veut l'assujettir.

MARCUS.

Quoi! des bienfaits si grands....

SÉGISMAR.

Ah! dis plutôt des pieges,
Où tout un Peuple tombe, & perd ses privileges.
Varus peut s'épargner tant d'inutiles soins.
Rome se hâte trop; elle devrait du moins
Attendre que ce Peuple eût donné quelque indice
Que la vertu lui pese, & qu'il cherche le vice.
Jusques-là, Rome ailleurs peut élever sa voix.
Quand nous aurons ses mœurs, nous recevrons ses loix.

FLAVIUS.

Varus ne détruit pas nos antiques usages;
Ils ont fait des héros, mais les loix font des sages;
Elles nous font connaître & chérir l'équité,
Qu'en vain cherche souvent notre simplicité.
L'équité des vertus sans doute est la premiere;
Dans son étroit sentier nous marchons sans lumiere;
Les loix sont ses flambeaux, & vous les écartez!
Laissez-les parmi nous répandre leurs clartés.
Qu'un Peuple, dont l'instinct est couvert de ténebres,
Eclaire sa raison par des loix si célebres.

SÉGISMAR.

Tu nous parles d'instinct, de raison, d'équité;
Le vrai zele n'a point tant de subtilité.
La raison qui t'égare est encor plus obscure
Que le plus simple instinct donné par la nature.
Rome qui laisse en paix, qui souffre des tyrans,
Ne peut-elle souffrir des Peuples ignorans?
Elle vient nous troubler, & croit par ses ravages
Eclairer nos climats, qu'elle nomme sauvages.
Eh! qu'importe aux Romains, polis, voluptueux,
Qu'un Peuple soit grossier, quand il est vertueux?
Gardons notre vertu toujours libre & constante.

MARCUS.

La vertu sans les loix est toujours chancelante.

ARMINIUS.

Mais toi qui les connais, qui vantes tant ces loix;

Quelles sont les vertus, dis-nous, que tu leur dois?

FLAVIUS.

Ah! Princes, de Varus je vois déjà la garde.

SÉGISMAR.

Songeons qu'en ce moment l'œil des Dieux nous regarde.

SCENE VI.

VARUS *précédé de six Licteurs, & suivi d'un brillant cortége.* LES ACTEURS PRÉCÉDENS. (*Les Romains se rangent d'un côté, les Germains de l'autre; Varus & Arminius s'approchent vers le milieu du Théatre.*)

VARUS *à Arminius.*

PRince, puis-je parler, & serai-je écouté?

ARMINIUS.

Si tu penses qu'ici tu n'es point redouté,
Si ton dessein n'est pas de nous parler en maître,
Parle, nous écoutons.

VARUS.

Vous allez me connaître.
Nous venons en amis, & non pas en vainqueurs.

ARMINIUS.

Ce titre sur le champ trouverait des vengeurs.

VARUS.

De l'ame des Germains je connais la noblesse;
Mais à tant de grandeur se mêle une faiblesse.
Des héros ne sont point inquiets, soupçonneux.
Doivent-ils craindre en nous ce qui n'est point en eux?
Vous doutez qu'un Romain puisse être magnanime?
Rendez plus de justice à l'esprit qui m'anime;
Je ne mets point ma gloire à séduire, à tromper.
Varus sçait vos soupçons, & veut les dissiper,
En faisant réjaillir jusques sur vos rivages
L'abondance de Rome, & tous ses avantages,
Moins dus à la grandeur de ses brillans exploits,
Qu'à l'éclat immortel que répandent ses loix.
C'est leur intégrité, leur sagesse profonde,
Qui lui donnent le nom de maîtresse du monde.
Sans croire s'abaisser, la majesté des Rois
Souvent a rendu Rome arbitre de leurs droits.
Pourquoi rougissez-vous d'y soumettre les vôtres?

Les plus saintes des loix, Germains, ce sont les nôtres:
J'ose espérer qu'un jour vous les connaîtrez mieux.
Vous rougirez alors de vos mœurs, de vos Dieux;
Et vous viendrez à Rome avec des voix moins fieres,
Rechercher ses vertus, & briguer ses lumieres.
Maintenant qu'elles sont l'objet de vos terreurs,
Restez assujettis à vos tristes erreurs;
Suivez votre penchant, & ce bouillant courage
Qui n'aspire à briller qu'au milieu du carnage.
Vous croyez que la gloire & le nom de vainqueur,
Sont les seuls dont l'éclat doit toucher un grand cœur;
Eh bien, si la victoire a pour vous tant de charmes,
Venez vaincre avec nous, réunissons nos armes.
Sur le trône du monde un Monarque affermi,
Auguste, se déclare aujourd'hui votre ami.
Depuis que de Germains sa garde est composée,
Sa tête aux trahisons cesse d'être exposée;
Vos Citoyens pour lui ne sont plus étrangers.
Leur zele de son trône écarte les dangers.
Et vous, quoi! vous pourriez, sur une crainte injuste,
Vous déclarer ici les ennemis d'Auguste?
Quand son amour pour vous cherche à se signaler,
Verrai-je contre lui la haine s'exhaler,
Soulever les esprits, les animer à suivre
L'audace de Mélo, qui commence à revivre?
On voit ses Lieutenans courir de toutes parts,
Pour rassembler, dit-on, ses Sicambres épars;
On dit que sa fureur pleine de confiance,
Du Chérusque en secret recherche l'alliance:
Mais Rome offre la sienne; & je ne peux penser
Qu'entre Auguste & Mélo vous puissiez balancer.
L'une ou l'autre alliance en ce moment offerte,
Va causer des Germains le salut ou la perte.
J'ai voulu sans détour vous parler une fois;
Je suis venu sans crainte au milieu de vos bois.
Aujourd'hui dans mon camp craindrez-vous de paraître?
Je vous attends ce soir: mon cœur s'est fait connaître,
C'est au vôtre à montrer toute sa bonne foi,
A venir en héros s'expliquer devant moi.
Je pars; je ne veux pas ici, par ma présence,
De vos avis divers gêner l'indépendance.



SCENE

SCENE VII.

SÉGIMAR, ARMINIUS, FLAVIUS, LES CHEFS DES ALLIÉS & *leur suite*, CITOYENS CHÉRUSQUES.
(*Les Alliés sont d'un côté, & les Chérusques de l'autre.*)

ARMINIUS.

Vous l'avez entendu; Peuples, vous voyez tous
Quel service odieux Rome exige de vous.
Elle veut vous détruire, & pour ce grand ouvrage
Elle ose destiner votre propre courage.
Ah! contemplons Mélo; son trône est renversé,
Sa tête mise à prix, son Peuple dispersé.
Rome redoute un Roi qui brave tant d'obstacles,
Qui s'apprête à donner le plus grand des spectacles.
Mélo change en soldats les plus vils des humains,
Et ce sont des héros qui sortent de ses mains.
Leur zele le suivait dans d'affreuses retraites;
On les voit reparaître après tant de défaites.
Et voilà ceux que Rome ordonne d'accabler!
Irez-vous la servir, quand ils la font trembler?
Ne vous y trompez pas, Rome attend que vos armes
Renversent l'ennemi qui cause ses alarmes.
Vous la verrez soudain se tourner contre vous,
Pour orner un triomphe obtenu par vos coups;
Et sa fortune alors par vous même agrandie,
Traitera ce bienfait comme une perfidie.
N'écoutez que l'honneur, l'honneur qui nous prescrit
De secourir un Roi par un tyran proscrit.

FLAVIUS.

J'admire Arminius, son courage me charme;
Mais sa témérité me surprend & m'alarme.
Il conçoit contre Rome un chimérique espoir;
Que peuvent nos efforts contre tant de pouvoir?
Vengerons-nous Mélo, nous, de qui l'impuissance
A trahi si souvent notre propre vengeance?
Des Germains tant de fois vaincus & terrassés,
Ne renouvellons pas les désastres passés.

SÉGISMAR.

Flavius! c'est mon fils, qui croit Rome invincible,
Rome, à sa liberté devenue insensible!
Ne sens-tu plus la tienne?... ô braves Alliés,

Du pouvoir des Romains êtes-vous effrayés ?
De nos Troupes contre eux la valeur réunie....

LE CHEF DES CATES.

Sçait affronter la mort, & fuir l'ignominie.
Attaquons les Romains.

SÉGISMAR.

Oui, Princes; combattons.
Quoi! ne valons-nous pas les Cimbres, les Teutons ?
Ah! nous verrons comme eux fuir les tyrans du Tibre,
Qui ne peuvent souffrir l'aspect d'un Peuple libre,
Qui détrônent nos Rois, qui foulent l'Univers.

LE CHEF DES BRUCTERES.

Pour moi, j'ai toujours vu dans les combats divers,
Où contre les Romains nous conduisit la gloire,
La justice pour nous, & pour eux la victoire.
Flavius, nous prêtons nos bras & nos conseils;
C'est aux Dieux à régler le sort de nos pareils.
Peut-être allons-nous voir la victoire plus juste,
Humilier l'orgueil des esclaves d'Auguste;
Mais si contre nos vœux son caprice est constant,
S'il faut périr, eh bien, la gloire nous attend;
Le Ciel à la valeur offre une autre patrie,
Où la vertu triomphe, & n'est jamais flétrie.

ARMINIUS.

Il faut combattre Rome, ou vivre sous ses loix.
Princes, votre regard m'annonce votre choix.
Hâtons-nous; combattons, & que notre courage...

LE CHEF DES CHAUQUES.

Mais sur Varus au moins prenons quelque avantage.
Laissons passer du jour la lumiere qui fuit;
Surprenons les Romains dans l'ombre de la nuit.

FLAVIUS.

Ah! Germains, arrêtez; la haine vous abuse.
Des héros sont-ils faits pour employer la ruse?
Aux yeux des Nations, c'est vouloir vous noircir.
Le Préteur nous attend, & sans nous éclaircir,
Sans répondre à l'honneur qu'il est venu nous rendre,
Nous voulons l'attaquer, nous voulons le surprendre

SÉGISMAR.

Veux-tu que dans son camp nous flattions un Préteur,
Et que nous empruntions son langage imposteur?

LE CHEF DES BRUCTERES.

Non, que notre franchise étonne sa souplesse.
Craindre de lui parler, serait une faiblesse.
Peut-être pourrons-nous, au gré de nos souhaits,
L'engager à partir, à nous laisser en paix.

Il faut voir le Préteur ; pourquoi nous en défendre ?
Rendons lui notre hommage, il a droit de l'attendre.
(*à Ségismar.*)
Prince, de votre part, c'est, je crois, le premier.

SÉGISMAR.

Allons ; & plaise aux Dieux que ce soit le dernier.

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

THUSNELDE, GISELLE.

THUSNELDE.

NOn, ne me cache rien ; parle-moi sans détour.
Est-ce en vain, réponds-moi, que j'attends son retour ?
Des héros que l'amour de la Patrie anime,
Quoi ! le plus intrépide & le plus magnanime,
Arminius...

GISELLE.

Ce Prince est le seul que nos Dieux
N'ont pas voulu sauver de ce piege odieux.
Dans le camp des Romains...

THUSNELDE.

O crime ! ô perfidie !
Quoi ! d'un lâche Préteur l'iniquité hardie,
L'ambition cruelle, étouffant tout remord,
Leur préparait des fers !

GISELLE.

Et peut-être la mort.
Varus craint nos héros ; leur réponse l'agite,
Contre leur fermeté sa faiblesse s'irrite.
Craignez tout ; il connaît combien votre chaleur
Allait d'Arminius échauffer la valeur.

THUSNELDE.

Les vertus, les exploits que promet son courage,
Lui font des envieux qui frémissent de rage.

Ah ! peut-être aspirant en vain à l'égaler,
Ils brûlent en secret de le voir immoler ;
Peut-être que leurs mains ont préparé le piege !
Ainsi la trahison de toutes parts l'assiege.
Mes Dieux, ma liberté, mon cœur n'a plus d'appui ;
Chefs qui l'abandonnez, que ferez-vous sans lui ?

GISELLE.

N'imputez son malheur qu'à son ardeur bouillante ;
Il n'a pu de nos Chefs souffrir la marche lente ;
Il les a devancés : cependant aucun d'eux
Ne soupçonnait Varus d'un complot si honteux.
Ils allaient dans son camp entrer sans défiance,
Lorsqu'on en voit sortir un Cate qui s'avance,
Qui s'approche en criant : *où voulez-vous aller* ?
Au Prince Ségismar il demande à parler.
Son trouble n'annonçait qu'un sinistre message ;
Ségismar vient, l'écoute, & change de visage ;
Il appelle les Chefs, qu'il consulte un moment,
Et soudain on les voit avec étonnement
Maudire de Varus les pavillons perfides,
Et vers leurs simples toits tourner leurs pas rapides.
Maintenant il s'éleve entre eux un vif débat,
Si l'on doit différer ou hâter le combat.

THUSNELDE.

C'est lui qui les allait conduire à la victoire.
J'attendais le moment où brillerait sa gloire.
Arminius, j'ai donc en vain flatté mon cœur
Que les Romains en toi trouveraient un vainqueur !
Ton triomphe peut-être eût adouci ma mere.

GISELLE.

Votre mere !

THUSNELDE.

Eh bien, quoi ? tu frémis ; quel mystere

GISELLE.

Je ne peux vous cacher un horrible soupçon ;
On dit qu'elle a trempé dans cette trahison.

THUSNELDE.

Qui ! ma mere, dis-tu ? Non, c'est lui faire outrage,
Tant de noirceur... grands Dieux ! soutenez mon courage.

GISELLE.

Calmez votre douleur ; elle vient.

THUSNELDE.

Laisse-moi,
Et cours approfondir... Ah ! cachons mon effroi.

SCENE II.

ADELINDE, THUSNELDE.

THUSNELDE.

Voilà donc le bonheur que dans cette contrée
Apporte des Romains l'amitié si sacrée !
Vous voyez les effets du zele officieux
De ce Préteur si noble & si grand à vos yeux.
Il vante sa bonté, quand sa fureur redouble.
Il annonce le calme, & fomente le trouble.
On dit qu'Arminius...

ADELINDE.

Je sçais tout ce qu'on dit.
La voix de Ségismar vainement retentir ;
Les clameurs de nos Chefs ne sont plus écoutées.
Rome verra ses loix par eux-même adoptées.
Oublie Arminius ; il n'y faut plus penser.
Il cherchait à te plaire, & m'osait offenser.
Il osait abuser déjà de sa puissance.
Ses égaux se plaignaient de son trop d'arrogance.
Loin de plaindre le sort d'un Chef si dangereux,
Ils en vont nommer un prudent & généreux,
Moins fier qu'Arminius, qu'il égale en naissance,
Et surpasse en douceur comme en reconnaissance.
Il sçait me respecter ; il t'adore ; & c'est lui
Que pour époux mon choix te destine aujourd'hui.

THUSNELDE.

Eh ! quel est le Germain dont l'infidele audace
D'un héros malheureux songe à saisir la place ?
Pour la patrie a-t-il cet amour si puissant...

ADELINDE.

Il veut la rendre illustre.

THUSNELDE.

Est-ce en s'avilissant
Que ce lâche à mes yeux se garde de paraître ;
Je ne le connais pas, ni ne le veux connaître.

ADELINDE.

Tu le connais ma fille, & tu l'estimes.

THUSNELDE.

Moi ?

ADELINDE.

Il sera ton époux.

THUSNELDE.

Lui ! sçait-il que ma foi,
Que toute mon estime & toute ma tendresse...
Pardonnez,.. je me perds ; vous voyez ma faiblesse.
Mon cœur n'a pu cacher l'excès de son transport.
Je veux, je dois sur lui faire un pénible effort.
Vous voulez que j'oublie un héros que vous-même,
De ses vertus charmée, avez voulu que j'aime.
Je ne peux lui ravir l'amour que je lui doi,
Ni cesser d'être à lui qu'il ne me rende à moi.
Faites le reparaître ; & l'ardeur qui l'anime,
Pour me rendre à moi-même, est assez magnanime.
Si je vois son rival de grandeur revêtu,
S'il a d'Arminius l'héroïque vertu,
Si l'intérêt du Peuple est le seul qui l'inspire ;
Ma mere, vous pouvez de ce cœur qui soupire,
Une seconde fois disposer aujourd'hui.
Nommez cet autre époux, & je m'immole à lui.
J'oublirai le héros dont la grandeur m'enchante.
Oui, je suis Citoyenne avant que d'être Amante.

ADELINDE.

Cesse de m'accabler du nom de Citoyen,
Sois ma fille avant tout ; c'est ton premier lien.
De toi, ta mere attend ou sa honte ou sa gloire.
Mes desseins sont plus grands que tu ne sçaurais croire ;
En les contredisant, ce n'est pas ton pays,
C'est toi-même, ton frere, & moi que tu trahis.
A cet hymen encor voyons si tu t'opposes.
Tout mon sort en dépend ; ah ! perds-moi, si tu l'oses.

THUSNELDE.

Moi vous perdre !

ADELINDE.

Crains donc de mépriser l'époux
Qui va bientôt ici tomber à tes genoux.
Sans blesser ta vertu, ta fiere indifférence
Peut laisser à ses yeux briller quelque espérance.
Je vais te l'envoyer, il veut t'entretenir.



SCENE III.

THUSNELDE *seule.*

Elle me quitte, ô Dieux ! que vais-je devenir !
Quel est donc cet époux qu'il faut que je préfere,
Si je ne veux causer la perte de ma mere ?
Pourrai-je devant lui surmonter un mépris...

SCENE IV.

GISELLE, THUSNELDE.

THUSNELDE.

Ah ! Giselle.

GISELLE.

J'accours conduite par vos cris,
Vos accens ont encore accru mon épouvante.

THUSNELDE.

Quelle honte pour moi !

GISELLE.

Vous me voyez tremblante.
De mes fils, d'un époux j'ai reçu les adieux.
Ils veulent attaquer un Préteur odieux.

THUSNELDE.

Cette fidélité qui les rend intrépides,
Dieux ! faites-la passer dans les ames timides.
Affermissez la mienne; elle se sent troubler.

GISELLE.

Quel désespoir soudain paraît vous accabler ?
Dans vos regards errans l'inquiétude peinte,
Annonce tout l'effroi dont mon ame est atteinte.

THUSNELDE.

Je regarde, j'attends... il veut m'entretenir!
Mon cœur à l'écouter pourra-t-il parvenir?
Toi qui connais l'objet qu'idolâtre mon ame,
Et qui veux que j'allume une nouvelle flamme,
Tu n'as jamais éteint tes premieres amours;
Ton exemple est trop beau pour suivre tes discours! ...
Qu'entends-je ? quelqu'un vient. Il approche. Ah! sans doute
C'est ce nouvel amant que l'on veut que j'écoute.
Fuyons.

GISELLE.

Que craignez-vous ? je ne me trompe pas.
Voyez ; c'eſt Sigiſmond qui porte ici ſes pas.

SCENE V.

SIGISMOND, THUSNELDE, GISELLE.

THUSNELDE.

Oh mon frere !

SIGISMOND.

Ah ! ma ſœur, ſois plus tranquille, eſpere
Pour toi, pour la patrie, un deſtin plus proſpere.

THUSNELDE.

Quoi ! ta voix pour combler tant de calamités,
Parle ici d'eſpérance & de proſpérités !
Il n'en eſt plus pour moi !

SIGISMOND.

Ranime ton courage.
L'aſtre qui reparaît va diſſiper l'orage.
Arminius...

THUSNELDE.

Eh bien !

SIGISMOND.

Il eſt libre.

THUSNELDE.

Comment ?

SIGISMOND.

Il a trompé Varus.

THUSNELDE.

Dieux ! quel événement !

SIGISMOND.

A l'aſpect des Romains, à leur joie inquiette,
Son cœur a ſoupçonné quelque trame ſecrette ;
Il cachait à leurs yeux ſes regards alarmés.
Par un Cate bientôt ſes ſoupçons confirmés,
Craignant tout pour nos Chefs, qu'on cherchait à détruire ;
Du danger qu'ils couraient il les a fait inſtruire.
Cependant par ſon air, par ſa noble candeur,
Qui tenait en ſuſpens un perfide Préteur,
Arminius a ſçu, ſans autre ſtratagême,
A ce piege honteux ſe dérober lui-même.

THUSNELDE.

THUSNELDE.

Que fait-il ?

SIGISMOND.

Je l'ai vu parmi les Citoyens ;
Qu'il anime à combattre, à briser leurs liens.
Ton amant semble un Dieu dont la voix les appelle ;
Et ton frere est contraint de condamner son zele,
Et d'approuver les vœux des tranquilles témoins,
Des lâches spectateurs de ses généreux soins.
J'ai vu les deux partis dans leur haine inflexibles,
L'un l'autre s'accuser de rester insensibles
Aux maux que la patrie est prête d'endurer,
Se maudire, se taire, enfin se separer.
Chacun désigne aux siens le poste qu'il doit prendre;
L'un contre les Romains ne veut rien entreprendre,
Tout lui cause un effroi qu'il ne peut surmonter;
Rien n'intimide l'autre, il va tout affronter;
Il est chéri des Dieux que mon aspect offense:
Il paraîtra bientôt armé pour leur défense.
Tous les Chefs ont reçu l'ordre d'Arminius.

THUSNELDE.

Ah ! mon frere, déjà je crois voir Flavius.

(Elle court vers lui.)

SCENE VI.

FLAVIUS *armé*, THUSNELDE, GISELLE, SIGISMOND.

THUSNELDE.

O Toi ! que mon amour, mon devoir & mon pere,
Me flattaient de pouvoir bientôt nommer mon frere,
Souffre que j'applaudisse à cette prompte ardeur :
Des autres vrais Germains d'où vient donc la lenteur ?

FLAVIUS.

La haine aux pieds des Dieux s'apprête à les conduire.
Ce n'est point devant vous la haine qui m'attire.

THUSNELDE.

Quoi ! Prince, ton courage en un si grand besoin,
A le même devoir, & non le même soin ?

FLAVIUS.

Ah ! qu'un soin différent m'anime & me consume !
Ils suivent le flambeau que la vengeance allume,
Ils n'ont qu'un seul devoir & qu'un vœu mutuel ;

Moi, je suis tourmenté dans ce moment cruel,
De devoirs opposés, & de vœux tous contraires.
Ils n'ont qu'un ennemi, tous sont mes adversaires.
Chérusques & Romains, tous viennent m'alarmer.
Le trouble est dans mon ame, ah! daignez le calmer.

THUSNELDE.

Quel désordre inoui! quel étrange langage!
O mon cher Flavius, rappelle ton courage,
Toi, de qui l'amitié daigna jusqu'à ce jour...

FLAVIUS.

A mon égarement méconnais-tu l'amour?
C'est lui seul qui m'amene. Eh quoi, quelle surprise!
Ne sçais-tu pas encor qu'une mere autorise....

THUSNELDE.

Dieux! c'est toi... songes-tu qu'un frere qui t'est cher...

FLAVIUS.

Je ne pense qu'à toi; regarde, vois ce fer.
Parle; doit-il servir Rome ou la Germanie?
Veux-tu la liberté? veux-tu la tyrannie?
Sur tous mes sentimens toi seule peux régner.
Dis, qui faut-il punir? qui faut-il épargner?
Détermine mon choix favorable ou funeste,
Montre-moi le parti qu'il faut que je déteste.
Finis les longs tourmens d'un cœur trop partagé;

(*en montrant le fer dont il est armé.*)

Ordonne.... dans quel sein veux-tu qu'il soit plongé?
Tu te tais...

THUSNELDE.

Oses-tu me choisir pour arbitre?
Dans quel temps!...

FLAVIUS.

Ton reproche éclate à juste titre;
Mon cœur a trop tardé de s'ouvrir à tes yeux.
Mais pardonne à ce cœur que tourmentent les Dieux,
Que tous ses sentimens en tumulte déchirent,
Que Rome & mon pays cruellement attirent,
Que ta mere, mon pere appellent à la fois.—
Je ne veux écouter désormais que ta voix.

THUSNELDE.

Je te vois balancer entre ton Peuple & Rome;
Tu veux suivre une femme...& tu cesses d'être homme?
Que ton cœur incertain ne me consulte pas;
Tu me ferais rougir de mes faibles appas,
S'ils étoient plus puissans dans ton ame attendrie,
Que tes premiers devoirs, l'honneur & la patrie.

FLAVIUS.

T'aimer eſt mon honneur, mon unique devoir.
A tes pieds....

THUSNELDE.

Leve-toi. Quitte un coupable eſpoir.
D'un mépriſable amour porte ailleurs les hommages.

FLAVIUS *en ſe levant.*

Oſes-tu m'outrager?

THUSNELDE.

Non, c'eſt toi qui m'outrages.
Souffrirai-je un amant, dont le zele empreſſé
Ne connaît qu'un tranſport vil, lâche, intéreſſé?
Des grandes actions il ignore le charme.
Pour un Peuple opprimé je te vois ſans alarme.
Tu veilles pour me plaire, & ton bras endormi
Eſt armé vainement aux yeux de l'ennemi.
Eſt-ce là cet amour, le partage des braves,
Lui qui fait des héros, & jamais des eſclaves?
Ton frere, ton rival, de mes attraits touché,
S'il n'était à la gloire encor plus attaché,
N'eût jamais fait ſur moi....

SCENE VII.

ARMINIUS *armé*, THUSNELDE, GISELLE, FLAVIUS, SIGISMOND.

ARMINIUS.

QUe vois-je? La nuit ſombre
Qui commence à couvrir la terre de ſon ombre,
Trompe-t-elle mes yeux? Ah! Thuſnelde, eſt-ce toi?
O Ciel!

THUSNELDE.

Arminius!

ARMINIUS.

Thuſnelde, je te voi.
Ah! je bénis les Dieux qui m'offrent ta préſence.
Varus, qui nous a vus tous deux en ſa puiſſance,
Doit trembler maintenant. Le moment eſt venu
D'écouter un tranſport trop long-temps retenu.
Je ne crains plus qu'un traître abuſe de ſes armes,
Et pour venger ſa honte enſanglante tes charmes.

Crois que chez les Romains ton sort seroit affreux,
S'ils te voyaient encor, quand je marche contre eux.

THUSNELDE.

Quoi ! la peur de ma perte arrêtait ton courage?
Va, plus un vil Préteur m'eût fait sentir sa rage,
Plus il m'eût annoncé que tu l'avais vaincu.
Thusnelde dans ses fers n'eût pas long-temps vécu;
Une mort glorieuse eût fini ses miseres.
Dans le séjour des Dieux j'eusse appris à nos peres,
Que c'est Arminius, & ses coups triomphans,
Qui vengent leur patrie, & sauvent leurs enfans.

ARMINIUS.

Tu n'es plus en danger; tu m'aimes, je t'adore.
Cependant je me trouble, & je soupire encore.
Mon espoir est trompé. Thusnelde, c'est en vain,
En possédant ton cœur, que j'aspire à ta main.
Il faut y renoncer, ou fléchir sous des maîtres.
Je marche sur les pas qu'ont suivi nos ancêtres;
Si l'on parle de moi, je veux qu'on dise un jour:
Il aimait, son devoir l'emporta sur l'amour.

THUSNELDE.

Quand tu me l'exprimais avec tant de noblesse,
Je trouvais cet amour digne de ma tendresse.
Maintenant que ton cœur vers la gloire emporté,
Ne se laisse toucher que par la liberté;
Quand tu crains de m'aimer, je t'aime davantage,
Et l'amour dans mon ame agrandit mon courage.
Que ne peut ton amante aujourd'hui s'avancer
Dans le champ glorieux où tu vas t'élancer!
Ah! quel charme pour moi de suivre ta carriere,
Et d'essuyer ton front, où bientôt la poussiere,
La sueur & le sang paraîtront confondus;
De voir tous les Romains à tes pieds étendus!

FLAVIUS.

Cruelle, voilà donc le plaisir qui te flatte!
Vois le mien... Il est temps que ma douleur éclate.
Je ne souffrirai pas que ton farouche amant
Jouisse d'un triomphe à tes yeux si charmant.
Je défendrai le sang qu'on s'apprête à répandre.
Viens, suis-moi, Sigismond.



SCENE VIII.

ARMINIUS, GISELLE, THUSNELDE.

ARMINIUS.

Ah ! que viens-je d'entendre ?
Je cherchais le perfide, il était devant moi !
Ton aspect m'a troublé, mes yeux n'ont vu que toi.
On voulait aujourd'hui nous livrer à des maîtres.
Tu sçais la trahison ?

THUSNELDE.

Et je connais les traîtres !
Ils s'arment contre toi, va combattre pour eux.
Pars, & reviens vainqueur; sois grand, sois généreux;
Songe que tes vertus ont allumé ma flamme....

ARMINIUS.

Renferme ta tendresse, elle émeut trop mon ame;
Laisse-moi tout entier aux devoirs de mon rang,
Je dois servir ta haine, & respirer le sang.
Crains d'amollir un cœur, dont bientôt l'impuissance
S'efforcerait en vain d'accomplir ta vengeance.
Il faut nous séparer.— Peut-être je te vois,
Je te parle aujourd'hui pour la derniere fois.

THUSNELDE.

Pour la derniere fois ! dissipe tes alarmes.
Va, le Ciel qui connaît l'équité de tes armes,
Veille sur ton parti prêt à braver la mort.

ARMINIUS.

Le plus juste est souvent la victime du sort.

THUSNELDE.

Le plus juste aujourd'hui triomphera de Rome,
Puisqu'il se laisse enfin guider par un grand homme.

ARMINIUS.

Ta voix jette en mon ame une force, une ardeur,
Qui semble de ma gloire assurer la grandeur.
Pardonne au noble orgueil d'un cœur que tu transportes.

THUSNELDE.

J'apperçois des Germains les fideles cohortes,
Va les joindre; il est temps de conduire leurs pas.
Contre tant de héros nourris dans les combats,
Verrai-je les Romains plus grands, plus intrépides?...

ARMINIUS.

Non, tu ne verras point triompher des perfides ;
Et le tyran de Rome être pour nous un Dieu.
On vient. Adieu, Thusnelde.

THUSNELDE.

Arminius, adieu.

SCENE IX.

ARMINIUS, SÉGISMAR, LES CHEFS DES ALLIÉS & *leur suite*, TROUPES DE CHÉRUSQUES.

SÉGISMAR *à Arminius*.

TEs ordres sont suivis, nous marchons en silence ;
Tout paraît seconder tes soins, ta vigilance.
Mes yeux ont vû partir nos Bardes, dont la voix
Porte dans tous les cœurs l'amour des grands exploits.
Trois fois de leurs sacrés & sublimes cantiques,
A retenti le creux de nos chênes antiques.
Voici l'instant, mon fils, si long-temps souhaité,
L'instant de la vengeance & de la liberté.
L'aspect de ces héros me rend ma jeune audace ;
Comment au milieu d'eux osé-je prendre place ?
Des Arts, des Loix de Rome, & de son vil tyran,
Hélas ! j'ai mis au jour un lâche partisan.
Des amis des Romains, Dieux ! confondez le zele,
Et faites triompher notre haine fidelle.

ARMINIUS.

Ah ! d'un frere & des Dieux que trahit son amour,
Il faut que l'intérêt soit vengé dans ce jour.
Aux plus lâches conseils ton cœur qui s'abandonne,
Ose suivre un parti que la honte environne,
Un parti qui devrait seconder nos efforts. —
Il croit nous affaiblir, nous en sommes plus forts ;
L'œil des Dieux parmi nous ne voit plus de perfides.
Amour de la patrie, ah ! c'est toi qui nous guides.
Marchons dans le sentier que nous trace l'honneur,
De tous les vrais Germains assurons le bonheur.
Celui qui dès long-temps jouit de la lumiere,
Avec la liberté veut finir sa carriere ;
Celui dont l'œil encor ne voit pas la clarté,
En recevant le jour, veut voir la liberté.
Allons, vengeons sa cause ; affranchissons d'un maître
Le Peuple qui respire, & celui qui doit naître.

(*Arminius part.*)

LE CHEF DES CHAUQUES *en partant.*

O nuit ! que ta profonde & ténébreuſe horreur,
Dans le camp des Romains répande la terreur !

LE CHEF DES CATES *en paſſant devant les Statues.*

Héros, guidez nos pas, ſauvez la Germanie.

LE CHEF DES BRUCTERES.

Dieux de la liberté, perdez la tyrannie.

Fin du quatrieme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

THUSNELDE, GISELLE.

GISELLE.

DEs aſtres de la nuit vois-tu la lueur ſombre
Répandre dans nos bois plus d'horreur & plus d'ombre ?
L'aſtre du jour éteint tous ces flambeaux errans,
Ainſi la liberté diſſipe les tyrans.
Ah ! raſſurons nos cœurs ; cette Lune croiſſante
Annonce des Germains la victoire naiſſante.
Voici l'inſtant ſacré, ſi long-temps attendu,
Où l'orgueil des Romains doit être confondu.

THUSNELDE.

Il le ſera ſans doute ; oui, mon cœur ſe raſſure,
Non ſur des préjugés qu'inſpire un vain augure.
Un Peuple de héros qu'Arminius conduit,
L'amour de la patrie, & l'ardeur qui le ſuit,
La puiſſance des Dieux, l'horreur de l'eſclavage,
Voilà mon eſpérance & le plus grand préſage.
Mon cœur eſt au combat, il ſuit Arminius.
Que de Romains déjà ſous ſes coups abattus !
Vous, toujours chers, toujours préſens à ſa mémoire,
Combattez avec lui, Dieux, hâtez ſa victoire !

SCENE II.

ADELINDE *accompagnée d'un Officier à la tête d'une petite troupe de Chérusques*, THUSNELDE, GISELLE.

ADELINDE.

Que faites-vous ici? venez, fuyez ces lieux.

THUSNELDE *en montrant Giselle.*

Ses fils sont au combat; & nous, aux pieds des Dieux.

GISELLE.

A ses soupirs, aux miens, daignez joindre les vôtres.

ADELINDE.

Les Romains ont des Dieux plus puissans que les nôtres,
Il faut porter ailleurs vos vœux infortunés,
Ces lieux sacrés pour vous vont être profanés.

THUSNELDE.

C'est ici de nos Dieux l'inviolable asyle;
Ils sçauront le défendre, & j'y reste tranquille.

ADELINDE.

Songe à ta sûreté, crains d'y trouver la mort.
D'un combat inégal j'avais prévu le sort.
De ton Arminius l'espérance est trompée,
J'ai vu de toutes parts sa Troupe enveloppée,
Les Romains puniront sa haine, ses mépris.
Il a cru les surprendre, eux-mêmes l'ont surpris.
Je n'ai pu réprimer l'orgueil qui le surmonte,
Mes yeux bientôt, mes yeux jouiront de sa honte.
Ma prudence triomphe, & sa témérité,
Qui succombe, a le sort qu'elle a trop mérité.
Mon parti vous attend. Allez, suivez ces guides....

THUSNELDE.

(*L'Officier de la Troupe s'en détache avec quelques Soldats, & s'approche d'Adelinde.*)

Moi, me réfugier dans le sein des perfides!

ADELINDE.

Ce sont des Citoyens, que j'ai sçu ménager
Pour fléchir des vainqueurs qui pourraient t'outrager.
Dans les premiers transports d'un triomphe farouche,
Crois-tu que la vertu, que la pitié les touche?
Peux-tu te reposer sur des Dieux affaiblis?
S'ils entendaient tes vœux, ils les auraient remplis.
Du Soldat la fureur brutale, meurtriere,

Sera

Sera ſourde, comme eux, à ta vaine priere.
Fuis, dis-je; tout ici me fait trembler pour toi.

THUSNELDE.

Si l'aſyle des Dieux n'en eſt plus un pour moi,
Si de la liberté la perte eſt manifeſte,
Je ne veux pas avoir une fin moins funeſte.
Que ces affreux vainqueurs me déchirent le flanc;
Que ces chênes ſacrés ſoient ſouillés de mon ſang,
Avant que par ma fuite ici je déshonore
Mon courage & mes Dieux qui ſubſiſtent encore.

ADELINDE.

Rien de tes préjugés ne diſſipe l'erreur.
Ma tendreſſe pour toi ſemble te faire horreur.

(aux Soldats détachés.)

Vous, plus que mes enfans, voués à ma famille,
Au poſte de mon fils, allez, guidez ma fille.

THUSNELDE.

Vous m'inſpirez, grands Dieux ! & je vous obéis.
Giſelle, allons périr ou ſauver mon pays.

SCENE III.

ADELINDE *ſeule.*

Préparez-toi, mon fils, à ſaiſir la couronne;
Tu n'as qu'à faire un pas pour monter ſur le trône.
Va, je mourrai contente, après tant de ſoucis,
Si mes yeux un moment peuvent t'y voir aſſis.
Mais Flavius me gêne. Ah! dans ſa triſte ivreſſe,
Comment me verra-t'il manquer à ma promeſſe?
Il doit bientôt paraître; il compte ſur ma foi.
Que je crains ſa préſence... Ah, Ciel! je l'apperçoi.
Ses reproches, ſes cris, ſes pleurs vont me confondre.



SCENE IV.

FLAVIUS, ADELINDE.

FLAVIUS.

Rome va triompher, & je peux t'en répondre.
Grace à mon triste soin, tes vœux ont réussi;
Qu'as-tu fait pour les miens? ta fille est-elle ici?
Je viens de mon forfait chercher la récompense.

ADELINDE.

Regarde ton ouvrage avec plus de constance.
De tes soins je suis prête à te récompenser:
Mais on combat encor; voudrais-tu commencer
Dans un moment si triste, une union si belle,
Et n'avoir pour témoin qu'une nuit si cruelle?
Cet instant deviendrait fatal à ton amour.
Attendons que Varus, la victoire & le jour...

FLAVIUS.

Je n'attends que Thusnelde, & sa main qui m'est due;
Je l'ai trop achetée, & tu me l'as vendue.
Voici le lieu, l'instant que toi-même as choisis
Pour me donner ta fille, & me nommer ton fils.

ADELINDE.

Tu l'es; je suis ta mere; écoute, sois tranquile.

FLAVIUS.

Quoi! Thusnelde avec toi n'est pas dans cet asyle?
Quoi! lorsque j'ai rempli tous mes engagemens...

ADELINDE.

Songe que mon effroi...

FLAVIUS.

Je songe à tes sermens.
Trahis-tu ton complice? Aux forfaits enhardie,
Etendrais-tu sur moi ta noire perfidie?

ADELINDE.

Arrête, Flavius; cesse de t'occuper
De ces tristes soupçons, que je vais dissiper.

FLAVIUS.

Parle, appelle Thusnelde. Il est temps qu'elle vienne.
Il faut que je la voie, & que je l'entretienne.
Il faut que son aspect soulage mes transports,
Ecarte ma tristesse, & chasse mes remords.

ADELINDE.

Ah! reprends tes esprits.

FLAVIUS.

J'ai servi ta famille;
Tu me manques de foi; je ne vois point ta fille.
Tout m'abhorre & me fuit. Quelle affreuse clarté
M'éclaire dans l'abîme où tu m'as écarté!

ADELINDE.

Je ne te trompe point...

(*On voit passer dans le lointain, à travers les arbres, à la lueur de quelques torches, des blessés & des morts portés sur des brancards. Ségismar est au nombre de ces derniers, & son corps doit être transporté de maniere que l'on puisse le distinguer & le reconnaître plus aisément que ceux des autres.*)

Vois ce cruel obstacle,
Ces blessés, tous ces morts...

FLAVIUS.

Pour moi, Dieux, quel spectacle!

ADELINDE.

A ces funebres feux destinés aux tombeaux,
Voudrais-tu de l'hymen allumer les flambeaux?
L'amour endurcit-il ton ame douce, humaine?

FLAVIUS.

O mes Concitoyens!... quelle frayeur soudaine?
Où suis-je?... je frémis... surmontons mon effroi.
(*Il reconnaît son pere.* ((*En revenant sur ses pas.*)
Avançons.. Dieux, que vois-je? ô terre, engloutis-moi!

ADELINDE.

Flavius, ô mon fils!

FLAVIUS.

Que dis-tu? fuis, perfide.
Mon pere est mort; évite un monstre, un parricide.
Ah! sans ma trahison, sans mes lâches amours,
Il vivrait; mon courage eût défendu ses jours;
J'ai pu l'abandonner, me couvrir d'infamie,
Pour suivre, pour servir sa mortelle ennemie?
Tes ruses désormais ne peuvent m'éblouir.
Je vois mes attentats; ne crois pas en jouir.
Si mon frere est vaincu, j'aurai du moins la gloire
D'arracher au vainqueur les fruits de sa victoire.
Les bataillons détruits vont être remplacés;
J'enflammerai les cœurs que ma voix à glacés.
Je vais tout réparer; va, les Troupes séduites
Quitteront le vil poste où je les ai conduites.

ADELINDE.

Ta voix, qui les a fait ſortir de leur devoir,
Pour les y ramener, a trop peu de pouvoir.

(*Flavius ſort avec indignation.*)

Mais, va, mene à Varus de nouvelles victimes,
Et cours accroître encor ſes lauriers & tes crimes.
Qui vient?...

SCENE V.

GISELLE, ADELINDE.

ADELINDE.

C'Eſt toi, Giſelle. Et ma fille? ah! pourquoi
Seule, ici, ſans Thuſnelde...

GISELLE.

Ecoute & tremble.

ADELINDE.

Moi?

GISELLE.

Toi; tu feras bientôt & ſans fils & ſans fille;
Les tyrans que tu ſers détruiront ta famille.

ADELINDE.

Parles-tu des Romains? ils ſont trop généreux.

GISELLE.

Crains tout pour tes enfans.

ADELINDE.

Qu'ai-je à craindre pour eux?

GISELLE.

Ce n'eſt pas de leur part que je viens t'en inſtruire.
Tu connais ton projet; ils veulent le détruire.
L'un & l'autre ſaiſis d'un tranſport belliqueux,
Vont ſauver les Germains, ou ſe perdre avec eux.
J'ai vainement tenté d'effrayer leur audace;
L'héroïque vertu dont ils ſuivent la trace...

ADELINDE.

Quelle eſt cette vertu, qui ſe laiſſe emporter
A trahir mes deſſeins, à les faire avorter?
Qu'ont-ils fait?

GISELLE.

Si tes yeux, de ta fille inquiette,
Dans la route avaient vu l'ardeur ſombre & muette...

A peine nous touchions au poste de ton fils,
Elle rompt le silence, il répond à ses cris;
Il accourt: *c'est ma sœur, c'est sa voix qui m'appelle,*
Non, c'est la liberté, secourons-la, dit-elle;
Peux-tu voir les exploits, la mort de ces héros,
Sans maudire ta vie, & ton lâche repos?
Alors de quelques Chefs l'armure abandonnée,
Se présente aux regards de la sœur indignée.
Elle ose s'en saisir. Frappé de sa grandeur,
Le frere sent en lui naître la même ardeur.
Je les ai vus tous deux dépouiller leur parure,
Et paraître soudain revêtus d'une armure.
Quoi! dit-elle, *nos mains épargnent nos tyrans!*
Voyez vos Citoyens, vos amis, vos parens;
Ils combattent: & nous, sommes-nous donc moins braves?
Voulez-vous un moment rester encor esclaves?
Cet aspect d'une femme & d'un Pontife armés,
En guerriers, en héros, tout-à-coup transformés,
Etonne tout ce poste, y jette un trouble étrange.
D'abord un petit nombre à leurs côtés se range;
Ils enflamment le reste; ils sont prêts à partir,
Et peut-être trop tard je te viens avertir.
Mais voici l'Officier...

(Le jour commence à paraître.)

SCENE VI.

UN OFFICIER CHÉRUSQUE, ADELINDE, GISELLE.

ADELINDE *à l'Officier.*

C'Est toi qui l'as conduite;
De son emportement, parle, apprends-moi la suite,
Thusnelde! est-il possible?

L'OFFICIER.

Elle a tout entraîné.
Le parti des Romains contre eux est déchaîné.

ADELINDE.

Fille & sœur sans tendresse, elle trahit sa mere,
Et dans sa trahison précipite son frere!
Qu'allez-vous devenir, audacieux enfans?
Pourrez-vous échapper aux glaives triomphans?
Vous aimez mieux périr... ils périront sans doute.

L'OFFICIER.

Thusnelde de Varus promettait la déroute,
Alors qu'elle apperçoit Flavius qui la joint. —
Arrête! que veux-tu? lâche, n'approche point. —
Ah! je me rends, dit-il, *à tes vertus sublimes.
Souffre qu'à tes côtés je répare mes crimes.
Flavius défendra jusqu'au dernier moment
Nos Dieux, la liberté, tes jours & ton Amant.* —
Ton repentir me plaît; viens, dit-elle. A ma vue
Comme un trait aussi-tôt Thusnelde est disparue;
Sa main des ennemis montrait les étendards,
Aux Soldats qu'entraînaient sa voix & ses regards;
Soudain elle s'élance; & le plus intrépide
Ne suit qu'avec effort son courage rapide.
Peut-être son grand cœur a déjà triomphé;
Du feu qui l'animait tout était échauffé.

ADELINDE.

Insensible aux grandeurs que Rome lui prodigue,
Pour m'en ravir le fruit, mon fils même se ligue!
Ma fille! Flavius!... Dieux! voilà de vos coups.
Vous rendez tous les cœurs barbares comme vous.

GISELLE.

O vous, dont tôt ou tard les vengeances éclatent,
Grands Dieux! songez à moi, j'ai des fils qui combattent:
Ah! de quelles clameurs retentissent ces lieux?

(*On voit passer quelques Romains.*)

L'OFFICIER.

Quel tumulte confus! qu'annonce-t-il, ô Dieux!
Est-ce notre défaite? est-ce notre victoire?
Ah! j'ai part à la honte, & non pas à la gloire!

SCENE VII.

LE CHEF DES CATES *suivi des siens*, ADELINDE, GISELLE, L'OFFICIER.

A l'aspect des Cates, les Chérusques qui accompagnent Adelinde, & qui sont au fond du Théatre, s'avancent sur le devant du côté où se trouve leur Officier.

LE CHEF DE CATES *à sa Troupe, qui arrive en désordre.*

De nos fiers ennemis l'espoir est confondu.
Hâtez-vous, & courez sur le reste éperdu

De ces esclaves prêts à devenir nos maîtres.

(En appercevant les Chérusques.)

Mais, que vois-je? frappez, exterminez ces traîtres.

GISELLE *en se jettant au-devant des Cates.*

Vos bras ne sont-ils point assez ensanglantés?
Suspendez vos fureurs, ô Cates, arrêtez.
Punir des Citoyens, vous, étrangers! vos titres
Sont d'être leurs vengeurs, & non pas leurs arbitres.

LE CHEF DES CATES.

Soldats, ne frappez point, vous êtes des héros.
Tout traître doit périr par la main des bourreaux.
Qu'on les saisisse tous; que tous chargés de chaînes,
Attendent du vainqueur les vengeances prochaines.

ADELINDE *tandis qu'on enchaîne l'Officier & ses Soldats.*

Tu fais charger leurs mains de fers injurieux.
Eh! qu'aurait fait de plus Varus victorieux?

LE CHEF DES CATES.

Malheureuse, voilà celui que tu regrettes.
Cache mieux les transports de tes fureurs secrettes.
Quoi! tu ne trembles pas!

(Sigismond paraît porté par des Soldats.)

Vois ton fils expirant.
Ton cœur à cet aspect est-il indifférent?

SCENE VIII.

SIGISMOND *mortellement blessé*, ADELINDE, LE CHEF DES CATES, L'OFFICIER CHÉRUSQUE *enchaîné.*

ADELINDE.

Sigismond, ah! mon fils, toi, la triste victime...

SIGISMOND.

Je t'ai trop obéi, ma mort est légitime.

ADELINDE.

Si ton obéissance eût secondé mes soins,
De ta perte mes yeux feraient-ils les témoins?
Tu meurs; tu ferais Roi.

SIGISMOND.

C'est un crime de l'être,
Quand le Ciel pour régner ne nous a pas fait naître.
Je meurs pour ma Patrie. Heureux si par ma mort,
Je garantis vos jours d'un plus funeste sort!

(On entend des cris de joie & le bruit des trompettes.)

Arminius s'avance ; & du moins mon oreille
Entend de ſon triomphe annoncer la merveille.
Les Dieux, dont je me ſuis attiré le courroux,
Raviſſent à mes yeux un ſpectacle ſi doux.

ADELINDE.

O mon fils !... il expire.

(On emporte Sigiſmond, & le bruit des trompettes & les cris de victoire recommencent.

O ſons pour moi terribles !
Ah ! qui me vengera de ces vainqueurs horribles !

SCENE IX.

ARMINIUS *précédé de plusieurs Officiers qui portent l'armure de Varus, & les aigles priſes ſur les Romains.* LE CHEF DES CHAUQUES, LE CHEF DES BRUCTERES, LES ACTEURS PRÉCÉDENS.

ARMINIUS.

Dieux ! votre Peuple eſt libre, & n'eſt plus avili.
L'eſpoir qu'il a conçu, vous l'avez accompli.
Ecartez à jamais loin de la Germanie
Tous les maux qu'après ſoi traîne la tyrannie.
Vous avez dans leur ſang éteint ſes défenſeurs ;
Nous ne gémiſſons plus ſous des fiers oppreſſeurs.
A ces chênes ſacrés attachons leur dépouille ;
Ils la purifiront de l'horreur qui la ſouille.

(En montrant l'armure de Varus.)

Celui dont cette armure enivrait la fierté,
Oſa s'en revêtir contre la liberté.

(En regardant les aigles.)

Aigles fieres jadis, maintenant abattues,
Demeurez & rampez aux pieds de ces Statues ;
Que votre chûte apprenne à la poſtérité
Ce que peut la valeur & la fidélité.
O vous, qui n'êtes plus ; héros, que la victoire
Et la mort ont couverts d'une immortelle gloire,
C'eſt au Ciel à payer tant d'exploits fructueux ;
La terre a maintenant moins d'hommes vertueux.
L'adverſité s'étend ſur un jour ſi proſpere ;
Moi, la Patrie, & vous, nous perdons tous un pere.
Ce Prince Citoyen, Ségiſmar eſt tombé.
Sa vertu, ſa vieilleſſe, ont enfin ſuccombé

Sous

Sous les coups d'une main jeune, & non plus vaillante,
Que n'a pu repousser la sienne défaillante.—
Mais cessons de gémir, suspendons nos douleurs,
Je crois ouir sa voix qui condamne nos pleurs;
Ses manes satisfaits veillent sur nos cabanes.
Rome n'a plus ici d'admirateurs profanes;
Nous triomphons.... Mais toi qui nous fais triompher,
Dont le courage mâle a sçu tout échauffer,
Pourquoi ne viens-tu pas, illustre & digne femme,
Recevoir le tribut qu'on doit à ta grande ame?
Je vous vois interdits.... Ah! parlez, quel malheur....

LE CHEF DES BRUCTERES *en s'approchant d'Arminius.*

Contre nos ennemis on dit que sa valeur,
Qui s'est trop obstinée au soin de les poursuivre,
L'a mise dans les fers dont elle nous délivre.

ARMINIUS.

Thusnelde prisonniere! ah! nous n'avons rien fait.
Hâtons-nous d'achever un triomphe imparfait.
Retournons au combat, ou plutôt à la gloire
D'une plus importante & plus prompte victoire.
Courons sauver Thusnelde...

(*Arminius fait quelques pas, & les autres font un mouvement pour le suivre.*)

SCENE X.

FLAVIUS, LES ACTEURS PRÉCÉDENS.

FLAVIUS.

Arrête, Arminius.
Je suis digne de toi, reconnais Flavius.
Aux derniers des Romains j'ai fait rendre les armes;
J'ai fait plus, de l'amour j'ai sçu vaincre les charmes;
J'étais dans l'esclavage, & je viens d'en sortir:
Rends-moi ton amitié, due à mon repentir.
Séduit par la tendresse, & trompé par la ruse....

ARMINIUS.

Va, ton Chef te pardonne, & ton frere t'excuse.
Mais, Thusnelde.... Suis-moi.

FLAVIUS.

Les Dieux, mon Général,
Qui viennent de confondre un ennemi fatal,

Mais qui voulaient te faire acheter la victoire ;
Ne te la vendent pas si cher que tu peux croire.
Deux Escadrons, trois fois prêts à nous accabler,
Sous nos traits à la fin forcés de reculer,
Avec eux en fuyant entraînaient une proie,
Qui dans leur désespoir eût mêlé trop de joie.
Je les ai poursuivis ; & mon heureux destin,
En reprenant sur eux un si riche butin,
Acheve ton bonheur, & comble leur ruine.

SCENE XI & derniere.

THUSNELDE *en habit de guerrier*, LES ACTEURS PRÉCÉDENS.

FLAVIUS *qui s'avance vers Thusnelde, qu'il prend par la main.*

Approchez, paraissez, belle & jeune Héroïne.
(*à Arminius.*)
Reçois des mains d'un frere ardent à te servir,
Cet objet vertueux qu'il voulait te ravir.

THUSNELDE.

Il sauve ton épouse, as-tu sauvé ma mere?

ARMINIUS.

Elle est libre, & sa vie en ce moment m'est chere.

ADELINDE.

J'ai la tienne en horreur.

ARMINIUS.

Prends un cœur citoyen ;
Qu'il soit l'ami du Peuple, & je serai le tien.

ADELINDE.

Que ce Peuple aveuglé, qu'entraîne ta furie,
Reste dans sa misere & dans sa barbarie ;
De sa férocité que les sombres accès
Renouvellent ta rage, admirent tes succès ;
Avec son propre sang qu'il cimente ta gloire ;
Qu'il célebre ton nom ; qu'il souille ma mémoire ;
Qu'il me traite en esclave, en Germaine sans foi :
Va, je suis plus fidelle & plus libre que toi.
Mon cœur chez les Romains n'a pas puisé leurs vices ;
Je ne leur ai jamais consacré mes services ;
Je ne les ai pas vus envers moi généreux,

Pour mépriser leurs dons, & les tourner contre eux.
Tu rougis.

ARMINIUS.

Ce n'est pas de tes vaines injures;
Mais tu blesses ce Peuple : entends-tu ses murmures ?
Tremble que son courroux...

ADELINDE.

Qu'il se hâte, il est temps.
Qu'il prononce l'arrêt de ma mort, que j'attends.
Que ma grace par toi ne me soit pas offerte;
Ah ! je l'accepterais pour conspirer ta perte.

THUSNELDE.

O Peuple, ô mon époux, pardonnez aux transports
D'un moment de fureur, que suivront les remords.

ADELINDE.

Des remords ! moi ! de sang si ta gloire assouvie,
Aux vertus de ton sexe est encore asservie,
C'est à toi d'en sentir & la honte & l'horreur.
Oses-tu demander grace pour ma fureur,
Quand la tienne feignant d'être en pitié changée,
Comble le désespoir où tu me vois plongée ?

THUSNELDE.

Ah ! ma mere...

ADELINDE.

Ta mere... ô Ciel !... tu n'en as plus.
Oublie un nom, des nœuds qui te sont superflus;
Ton cœur n'en a jamais, dans son indépendance,
Connu la sainteté, les droits, ni la puissance.
J'avais des partisans & de nombreux amis,
Grace à ta grandeur d'ame, ils sont mes ennemis.
Elle a ravi le jour & le trône à ton frere;
Tu l'as séduit... crois-tu séduire aussi ta mere ?
Enflamme, entraîne encor par un charme fatal,
De tes fiers Citoyens l'héroïsme brutal;
Continue, en marchant sur de si nobles traces,
A mériter le cœur qui cause mes disgraces.
Tous les deux contre moi restez toujours unis.
Tu veux qu'on me pardonne ;— & moi, je te punis.

(*Elle se tue, Thusnelde jette un grand cri, & la toile se baisse.*)

Fin du cinquieme & dernier Acte.